

LE PRETA DE L'ILE SINGULIERE

LE PRETA DE L'ILE SINGULIERE
Première partie
Les noces sacrilèges

Collection plum'vagabonde
Clairdeplume34

Roman inscrit au fonds du patrimoine de la ville de Sète

Ce roman est avant tout un roman d'aventure, une grande fresque historique et culturelle. C'est aussi une opposition constante entre scepticisme pur et dur, mysticisme primaire et croyances diverses, sans aucun parti pris. Chacun y trouvera sa manière d'appréhender le sens de la vie.

Toutes les références à des civilisations présentes et passées, à des faits historiques, ont été scrupuleusement vérifiées, avec des renvois en fin de page pour les explications de mots spécifiques.

Il s'articule en deux parties : fin du dix-neuvième siècle pour le tome I et Fin vingtième siècle pour le tome II.

« Dans la mythologie hindoue, les « pretas » sont des sortes de fantômes, des âmes désincarnées que leur karma a condamnées à errer entre deux mondes à la recherche d'âmes à hanter. » (*dictionnaire de la civilisation indienne de Louis Frédéric aux éditions Robert Laffont*)

Prologue

25 MARS 1875

Quatre heures du matin... Cette, balayée par un vent salé chargé d'embruns, dormait au pied de sa colline. Sagement blottie entre ses canaux, « l'Île Singulière » s'accordait le répit d'une nuit tranquille où seul, le phare, étrange cyclope veillant jalousement sur elle du bout de la jetée, semblait ne jamais dormir...

Sur le mont Saint Clair, dans la grande demeure familiale, Charles-Henri renonçait lui aussi à retrouver le sommeil. Blotti au fond de son lit, même sous son édredon en duvet d'oie, il sentait l'air glacial suinter des murs. Des murs semblables à d'énormes poumons d'asthmatique où s'engouffraient la Tramontane ou le vent de Sud Est, selon l'humeur du temps.

L'hiver touchait à sa fin... Il lui avait paru durer des siècles et avait été le pire de son existence. Dans l'âtre, pas le moindre feu de bois, pas la plus petite braise pour un foyer toujours éteint la nuit par mesure d'économie. Le silence n'était troublé que par le craquement des meubles, les ronflements du grand-père Félix, et les battements cadencés de la vieille horloge de la salle à manger. Le bruit monotone du balancier de bronze glissait le long des plinthes de bois, traversait les pièces endormies, et venait faire écho aux ronflements de Félix pour un concert diabolique. Toutes les demi-heures, cette maudite horloge sonnait à toutes volées comme les cloches d'une cathédrale. La maison tout entière semblait refermer inexorablement sur lui ses bras froids plus gluants que des tentacules de pieuvre...

Le long des corridors sombres, labyrinthes sans fin où se perdaient autrefois ses pas d'enfant, les bruits extérieurs ne parvenaient pas à s'infiltrer comme si la vie du dehors répugnait à se mélanger à celle, fanée, de cette demeure. De tristesse en désillusions, de tyrannie familiale en révoltes avortées, Charles-Henri avait grandi au rythme de l'horloge, des ronflements du grand-père, et des battements de son propre cœur saigné à blanc. Il traînait son mal être jusqu'au fond de la nuit, le long de l'escalier de marbre gris propice aux glissades mais dont aucune fesse enfantine n'avait, hélas, jamais violé la rampe...

La maison sentait le savon noir mélangé à la cire et le parfum désuet des mœurs puritaines.

Pourquoi y était-il revenu après deux ans d'absence ? Par paresse peut-être, surtout parce qu'il n'avait pas le choix, le grand-père lui ayant coupé les vivres après deux années d'études à la Faculté de droit de Montpellier. Il n'avait plus aucun moyen de subsistance pour rester dans la capitale régionale et avait dû tout abandonner sans pouvoir mener ses études à leur terme. Ses espoirs de devenir avocat et de défendre les faibles s'étaient envolés emportés par le vent d'automne comme les feuilles du jardin...

Il y songeait avec amertume en regardant par la fenêtre la lune qui déclinait.

1875... Une année qui aurait dû être son année, celle de ses vingt ans, celle de tous ses rêves... Mais il était prisonnier, dans cette grande maison austère, d'une famille empreinte de traditions bourgeoises, grande admiratrice du président Mac Mahon.

Qui se souvenait, à cette heure, du vingt et un mai mille huit cent soixante onze ? L'agonie de la Commune de Paris... Charles-Henri n'avait alors que seize ans, mais sa mémoire garderait pour toujours le souvenir des atrocités de cette semaine sanglante. Il en avait suivi avec fièvre les péripéties, dans le journal de son grand-père. Paris semblait si loin... Pourtant, les problèmes quotidiens du peuple parisien ressemblaient comme des frères à ceux des habitants de Cette, tournés, eux, vers la mer, vers l'horizon sans fin de la Méditerranée nourricière qui réglait leur vie, saison après saison, roulant son gros dos de vagues argentées. Car Cette, la révoltée, l'éternelle rebelle, avait souvent faim elle aussi, et ne dormait pas toujours sagement à l'abri de ses canaux.

La jeunesse hantant les baraquettes du Mont Saint Clair refaisait le monde à coup de vers et de discours. Parfois, c'était à coups de poings et de verres cassés, lorsqu'elle se mêlait aux ouvriers des quais et des chais, et les échos des bagarres de rue et des rixes avec les monarchistes parvenaient aux frontières de la région et même jusqu'à la capitale.

Cette, l'anarchiste, cachait ses petits drapeaux rouges à l'abri de ses tonnelles ombragées, et le buste de Marianne, banni de la ville, attendait patiemment le retour des jours meilleurs.

Charles-Henri s'ennuyait... Certes, il n'hésitait pas, avec ses camarades, à flanquer la raclée aux royalistes les soirs de bringue trop arrosés lorsque les quais s'ornaient de lampions et de drapeaux multicolores, à la Saint Pierre ou à la Saint Louis. Mais il aurait préféré aller se battre sur les barricades, n'importe quelle barricade, pour essayer de masquer sa désespérance et chasser les fantômes de son esprit torturé.

Pourtant, il n'avait pas l'âme d'un héros. Héritier d'une grande famille d'armateurs, il était l'aîné de six enfants dont quatre filles et un petit frère polisson qui irritait le grand-père autant que lui-même l'avait fait dans son enfance. Il aurait dû suivre la tradition de ses ancêtres et construire des bateaux... Mais il se sentait plus l'âme d'un poète, et les bateaux ne l'attiraient que pour la sensation de liberté infinie qu'il pouvait ressentir lorsque, gonflant les voiles, il appareillait et mettait le cap loin du port. Ce qui l'intéressait surtout, c'était d'aller voir le monde. Pourquoi pas sur un de ces bateaux que ses ancêtres avaient construits ?

La nuit, quelquefois, il rêvait d'en voler un et de partir pour les Indes ou les Amériques ou ailleurs, pourvu que l'aventure fut à la clef.

A part cela, rien ne l'intéressait. La France semblait dormir à l'ombre de sa jeune république et le petit peuple, lui, devant son assiette vide... « Monsieur Thiers » - ainsi l'appelaient le grand-père - avait écrasé, quatre ans plus tôt, l'insurrection de la commune de Paris, et par cela même toute velléité de rébellion en province. Le grand-père, lorsqu'il

parlait de « Monsieur Thiers », faisait des ronds de bouche et bêlait d'admiration... Admiration pour « l'œuvre d'assainissement et de réorganisation » entreprise par ce « grand homme » qui n'avait de grand que son pouvoir aux yeux de Charles-Henri, et qu'il exérait plus que quiconque au monde. Thiers remplacé par Mac Mahon, à la tête de l'état comme dans l'admiration du grand-père, l'assiette du peuple français ne s'en était pas remplie pour autant... La bourgeoisie s'enrichissait, les monarchistes essayaient vainement de reprendre le pouvoir en dilapidant honteusement leurs deniers, les ouvriers et les paysans restaient toujours à la merci du chômage, malgré la reprise économique, des patrons et des éléments naturels.

La misère était grande en cette année 1875 et l'avenir couleur du ciel d'hiver. Qu'il semblait loin, le temps des cerises !

Ce matin-là, Charles-Henri se leva, enfila sa grosse veste de laine écriue et, dans l'hiver aigre qui n'en finissait plus, partit se promener au bord de la jetée.

Le soleil dormait encore derrière l'horizon. Un vent furieux venu du large s'était mis à souffler et la mer grondait sans relâche... C'était un bruit sourd, une plainte, qui surgissait des entrailles de la terre et s'amplifiait peu à peu comme un roulement de tambour lorsque les vagues laiteuses se fracassaient sur les rochers. Au loin, dans la lueur bleu-pâle du matin naissant, se devinaient les ombres dansantes des bateaux de pêche sortis très tôt à l'aube, malgré le danger de la mer démontée. De temps en temps, la lumière blafarde du phare solitaire balayait l'obscurité, dévoilant les contours fantomatiques des digues, longs bras gluants et difformes s'avancant au milieu des vagues déchaînées. On aurait dit qu'elles essayaient de repousser l'eau, en vain, vers le large. Le temps s'était figé entre la nuit et l'aube, indécis encore à choisir, paresseux et frileux comme un enfant au sortir du lit.

La terre s'étira, bailla et projeta au-dessus de l'horizon un disque jaune pâle à peine perceptible à travers la brume glacée. La mer vomissait ses joyaux, coquillages, algues multicolores. Elle roulait sur le sable fin son corps frémissant, s'abandonnant un instant à cette caresse du rivage puis, comme honteuse de ce laisser-aller, se retirait à regret pour revenir sans cesse, indécise. Elle accomplissait ce rite depuis sa naissance, perdue dans la nuit des temps, et l'accomplirait encore jusqu'à la fin de ce monde où s'égraine la vie, en amante jalouse qui jamais ne pardonne et jamais ne trahit, tantôt douce, tantôt furieuse, mais toujours fidèle.

C'était l'heure où tout se confond, rêve et réalité, nuit et jour, terre et ciel.

Charles-Henri arpentait les quais et se dirigea vers le chantier naval « Gautier et fils ». Il était désert. Bien sûr, il était trop tôt pour que les ouvriers soient au travail.

Il avait les clefs du hangar et pénétra dans la grande salle comme dans un sanctuaire. Le dernier-né de la famille cachait là sa grosse coque ventrue, pansue, comme une énorme baleine échouée. Il caressa avec tendresse son ventre inachevé. D'ici quelques mois, l'enfant chéri de la famille serait mis à flot. En grandes pompes on célébrerait sa naissance, et le grand-père dans sa tenue de capitaine, casquette bleue et gilet rayé, donnerait le signal du départ. Pour le moment, le secret était jalousement gardé, et le grand-père aurait attrapé un coup de sang si un seul renseignement était sorti des murs de pierres qui abritaient son trésor.

Incontestablement, ce navire était d'une originalité sans précédent... Au vingtième siècle, on aurait dit « un prototype »... Long d'environ une quinzaine de mètres, il pouvait transporter à son bord à peu près dix tonnes de fret. Sa coque, dernière nouveauté de la technologie, était en acier, mais c'était surtout son équipement constitué d'une machine à vapeur, de deux turbines et de deux hélices qui faisait l'honneur du chantier. Si tout allait bien, sa vitesse pourrait atteindre plus de dix nœuds... De quoi rivaliser avec les meilleurs clippers modernes. La chaudière pouvait être, sans risque, alimentée autant en charbon qu'en bois ou en tout autre matériau combustible. De ce fait, l'équipage n'aurait aucun problème de navigation, même en l'absence totale de vent. En fait d'équipage, deux ou trois marins aguerris suffiraient pour conduire ce bijou, puisque cette petite et extraordinaire chaudière consommait peu et démarrait en moins d'une heure. Il suffisait de savoir naviguer et hisser les voiles pour économiser le combustible. De plus, un système de poulies manœuvrables manuellement permettrait de hisser les voiles ou de les descendre, à moindre effort. L'espace vital avait été restreint au maximum : couchettes escamotables, table pliante, tout le confort en modèle réduit pour permettre une utilisation plus importante du volume du bateau en charge commerciale.

Le grand-père espérait pouvoir construire plusieurs petits navires de ce style, et convoier des marchandises des colonies en métropole. Le commerce avec l'Afrique du Nord devenait très lucratif, surtout celui du vin d'Algérie, et il comptait sur le succès de ce projet pour remettre à flot l'entreprise familiale au bord de la faillite, condamnée à s'adapter ou à mourir. Projet qui, au demeurant, lui avait coûté très cher et dans lequel il avait engagé toutes les économies de la famille. Cette folie risquait fort de plonger les générations futures dans la misère s'il s'était trompé dans ses pronostics. Il avait obtenu une petite subvention de l'état comme beaucoup d'autres constructeurs, mais surtout avait emprunté à la banque. L'avenir de la grande maison ne tenait qu'au fil du grand mât de la « Reine du Large » et au succès de sa conquête de la Grande Bleue.

Charles-Henri se moquait pas mal des projets grandioses du grand-père. Le seul mot qu'il avait eu à dire c'était au sujet du nom de ce bijou familial. C'était le sien qu'ils avaient retenu, plus par manque d'imagination collective que pour lui faire plaisir, bien entendu. Peu importait. Il espérait pouvoir enfin respirer l'air du large et s'en aller très loin. Peut-être le grand-père se laisserait-il convaincre ? Néanmoins, il avait pris sa décision : il partirait un jour avec ce bateau, autorisé ou non par l'ancêtre dictateur !

Dehors, le vent redoublait de violence faisant craquer les mâts des navires du port et claquer les voiles mal arrimées.

Cette se réveillait doucement et, sur les rides mouvantes de l'eau, quelques mouettes matinales attendaient en piaillant le retour des bateaux...

Chapitre I

AVRIL 1997

- Nom d'un chien ! Ce portail est complètement pourri ! Es-tu sûr d'avoir pris la bonne clef, au moins ?

- Mais bien sûr ! C'est cette serrure qui manque d'huile ! Cela faisait longtemps que la vieille tante Mélanie ne s'occupait plus de la maison...

Depuis plus de cinq minutes, Fabien triturait la serrure du vieux portail rouillé. Devant l'impatience de son cousin Jérémie, il perdit son flegme et donna un grand coup de pied dans la clôture délabrée. La serrure grinça lamentablement et le portail s'ouvrit sans plus de façon.

Fabien s'écria, indigné :

- Voilà pourquoi je n'arrivais pas à l'ouvrir ! Le portail n'était même pas fermé ! Ce jardin n'a pas vu de pioche depuis au moins la guerre de quarante, ma parole ! Si les parents veulent vendre ces ruines, ils vont avoir du travail pour d'abord les restaurer...

- La maison semble encore en bon état... Quel dommage d'avoir laissé tout cela à l'abandon ! La tante Mélanie était peut-être une vieille fille solitaire mais elle aurait pu au moins engager un jardinier et faire des réparations.

- Tu parles ! Elle était complètement fauchée la pauvre ! Elle a hérité de la maison familiale mais n'avait pas un sou. D'après ce que j'ai entendu dire par ma mère, la famille était assez riche autrefois mais a tout perdu pour "je ne sais quelle obscure raison." Sais-tu qu'une de nos arrières grand-tantes est partie en Amérique à la fin du XIXème siècle ?

Jérémie connaissait les potins familiaux autant que lui.

- J'en ai entendu parler en effet, et même de ce drôle de bonhomme qui aurait fait le tour de la terre et serait mort de je ne sais quelle maladie à l'âge de vingt cinq ans. Ma mère n'aime pas en parler... D'ailleurs, elle a horreur de parler de sa famille. Je me demande quelquefois si elle n'en a pas honte...

- Mince ! le coupa Fabien. Cette maison est géniale ! Un vrai musée ! J'adore ! Regarde un peu la porte d'entrée ! Mon vieux, tu parles d'une baraque ! C'est un château, oui ! Moi qui croyais trouver quatre murs pourris et un toit percé ! J'ai hâte de voir l'intérieur...

Le pâle soleil de l'après-midi de ce mois d'avril parvenait à peine à percer l'épaisse frondaison des arbres jamais taillés gardant jalousement le jardin. Le long de la porte en bois massif, un vieux rosier grimpant promenait ses branches difformes s'accrochant aux volets des fenêtres du bas, et une glycine desséchée venait s'y mêler s'incrétant dans le mur de pierres de taille.

Autrefois, c'était une belle et majestueuse maison de maîtres qui avait vu des générations vivre et mourir sous son toit, des générations épanouies et actives. Maintenant, en cette année mille neuf cents quatre vingt dix sept, livrée au temps impitoyable, elle dormait, les volets clos, semblant attendre résignée d'être détruite pour laisser probablement la place à un immeuble moderne grouillant d'enfants.

Jérémie et Fabien, admiratifs, contemplaient la grande bâtisse austère avec un peu d'appréhension. Ils avaient respectivement vingt deux et vingt quatre ans, l'âge où tout semble possible, où les rêves les plus fous doivent pouvoir se matérialiser. Ils avaient hérité, à leur insu, du goût de l'aventure de l'ancêtre, et Fabien en particulier de celui de la poésie. Jérémie finissait ses études et se destinait au professorat de gymnastique. Quant à Fabien, moins sportif, il était déjà instituteur comme son grand-père paternel Antoine. Il avait du vieil homme les yeux bleus des gens du Nord, mais de sa mère le teint mat et les cheveux de ceux du Sud comme son cousin plus typé. Ils avaient grandi ensemble à cause de leurs mères sœurs jumelles et toujours inséparables.

Devant la porte de cette maison qui, par-dessus les années, les reliait à un passé dont ils ignoraient tout, quelque chose d'étrange les retenait.

- J'aurais du amener ma sœur dit Jérémie moqueur. Emotive comme elle est, elle nous aurait sûrement trouvé un fantôme. Elle en voit partout...

- Ne te moque pas d'elle le blâma Fabien. Hélène est un peu bizarre mais elle est gentille tout de même... Alors, je l'ouvre cette porte ou nous repartons ? Si tu as la frousse...

- Dis donc ! Tu plaisantes ? Dépêche-toi. Nous n'allons pas passer la journée devant la porte à dire des stupidités. Il faut répertorier le mobilier et nous en aurons certainement pour plusieurs jours. Je ne compte pas y passer toutes les vacances de Pâques.

L'intérieur était sombre. A travers les volets clos, le soleil laissait à peine filtrer une lumière blafarde, et l'électricité avait été coupée à la mort de la tante Mélanie. Les deux cousins ouvrirent les persiennes, et le jour jaillit sur la vieille tapisserie jaunie et les meubles couverts de poussière. La porte donnait sur une grande entrée, et quelques araignées avaient depuis longtemps élu domicile dans les coins.

- C'est sinistre ici, constata Fabien laconique. La tante Mélanie ne devait pas rire tous les jours. Pour ce qui est de la décoration, elle ne pêchait pas par excès d'originalité... Je n'ai jamais vu un intérieur aussi moche... Les meubles ont peut-être de la valeur, mais quelle tristesse ! Je croyais que les vieilles aimaient au moins les rideaux... Regarde un peu les fenêtres, elle y a collé du papier plastique transparent. C'est d'un mauvais goût...

- Tout le monde n'a pas ton sens de l'esthétique, mon vieux ! rétorqua Jérémie. Et arrête de critiquer la tante. Tu ne la connaissais pas après tout...

- Personne ne la connaissait, marmonna Fabien... Je trouve cela plutôt étonnant... Seule dans cette grande maison... Moi, j'en aurais eu des sueurs froides la nuit. Regarde ce couloir. Quelle idée d'avoir construit quelque chose de si grand ? Il y a des tableaux partout... Mon cher Jérémie, je te présente la famille au grand complet. La tante Mélanie vivait parmi des fantômes.

Jérémie commenta à voix haute, plus à son intention qu'à celle de son cousin :

- Arthur, c'est notre arrière-grand-père. J'ai vu une photo de lui chez moi. Quelle tête et quelles moustaches ! A côté, c'est Lise. Elle a l'air bien triste, Lise... C'est la sœur d'Henriette, la mère de tante Mélanie. J'ai entendu dire qu'elle avait perdu deux enfants, des garçons, à peu près à notre âge. Etrange coïncidence...

- Attends, s'exclama Fabien, ça ne s'arrête pas là ! Je n'ai jamais vu cela. C'est une vraie galerie de portraits, ici ! Que regardes-tu Jérémie ? Tu as vu un fantôme ?

- Idiot ! Il y a des choses bizarres...

Il poursuivit sa lecture :

- A côté des tableaux on a écrit des dates... C'est peut-être la tante Mélanie qui les a notées... Dis donc, elle devait être un peu dérangée, non ? Ce sont des dates de décès... Quelle idée morbide ! Là, c'est : *Maurice marié à Charlotte et leurs fils Adrien : 1900-1925*. Encore un mort à vingt cinq ans. Et là, nous remontons le temps : *Marcel épouse Edith en 1880. En 1905, leur fils meurt, il avait vingt cinq ans...* Et, tiens-toi bien, son frère, son jumeau visiblement, est mort au même âge... C'est ahurissant ! Apparemment, toutes les filles ont survécu ainsi que les hommes entrés dans la famille par alliance... Pas un descendant mâle n'a vécu plus de vingt cinq ans ni eu de descendance.

- Arrête, tu commences à me donner la chair de poule, le coupa brusquement Fabien. Tu es pire que ta sœur, tu dis n'importe quoi !

- Ma sœur ne dit pas toujours n'importe quoi, tu le reconnais toi-même. Mais concernant ces tableaux, j'aimerais bien que ce soit des élucubrations... Malheureusement c'est écrit. La tante Mélanie a collé des étiquettes partout. Regarde : *Maurice, mort à vingt cinq ans, fils de Charles et d'Henriette, frère de la tante*. Voilà, la mort de son frère a dû lui monter à la tête. N'empêche qu'elle avait des raisons...

Edith était la fille de Justin, fils de Félix... Félix Gautier, mort à l'âge de quatre vingt sept ans en 1876 et Justin, mort à l'âge de soixante quinze ans. Tiens, il semblerait que les ancêtres soient morts plus vieux... Ensuite, nous avons *Edouard, mort en 1894, né en 1869...* Et allez donc ! Là, il y a un trou, il manque quelqu'un. Pas d'étiquette, rien... Ou le tableau a disparu ou la tante Mélanie, pour une raison inconnue, s'en est débarrassée.

- Evidemment ! Il manque quelqu'un ! L'ancêtre bizarre, celui qui a fait, paraît-il, le tour de la terre... Je ne vois son portrait nulle part... J'ignore comment il s'appelait. Le portrait manquant est sûrement le sien. Je me demande pourquoi Mélanie l'a enlevé...

- Il était peut-être très laid, hasarda Jérémie pour tout argument.

- C'est ça, alors tu dois lui ressembler, imbécile ! Cette histoire ne me plaît pas. Je te signale que toi et moi sommes les seuls survivants mâles de la famille depuis cent ans et que nous n'avons pas encore vingt cinq ans... Tires-en les conclusions que tu voudras, mais avoue qu'il y a de quoi se poser des questions.

Plantés au milieu du couloir comme s'ils étaient rivés au sol, Jérémie et Fabien n'osaient ni se regarder ni bouger ni émettre une quelconque hypothèse. Une indicible angoisse s'insinuait en eux.

- Tu sais, dit Fabien presque en chuchotant, l'ancêtre voyageur est supposé être mort à vingt cinq ans lui aussi. Si tu compares les dates, tu remarqueras que c'était lui le premier de la série.

Jérémie ne répondit pas. Il contemplait avec anxiété la galerie de tableaux comme s'il redoutait de voir les fantômes de ses ancêtres apparaître sous ses yeux.

Fabien reprit :

- Ecoute, arrêtons de fantasmer. Nous sommes venus ici pour répertorier le mobilier, alors faisons notre boulot. Cesse de faire cette tête-là... Il ne s'agit que de coïncidences. Nous sommes au vingtième siècle, pas au Moyen Age, alors restons cartésiens. Qu'est-ce que tu imagines ? Qu'il y a une malédiction familiale peut-être ? Atterris mon vieux ! Tu ne vas pas me dire que tu es superstitieux ?

Jérémie était pâle et défait et les tentatives de son cousin pour l'apaiser n'arrivaient pas à dénouer le nœud au fond de sa gorge. Pourquoi était-il à ce point fasciné par cette galerie de portraits fanés et ces dates stupides sur ces étiquettes ? Pourquoi tante Mélanie avait-elle laissé ces messages comme une mise en garde par delà le temps ? A leur intention ?

Fabien commençait déjà à coucher sur sa liste les meubles de la maison. Dans l'immense salle à manger, une énorme cheminée tenait presque un pan de mur au fond de la pièce. Depuis combien de temps le feu de la vie n'avait-il pas réchauffé les murs glacés de la grande bâtisse ? Tout semblait à la même place depuis des générations. De vieux pots en grès, noircis, côtoyaient des chandeliers de cuivre sur la poutre maîtresse qui servait d'étagère. Près du foyer, un ensemble de cheminée - pince, petit balai, soufflet pour activer le feu - rien ne manquait et, dans cet univers endormi, le temps paraissait n'avoir aucune empreinte. La plupart des meubles étaient très vieux et, hélas, pas toujours en bon état. Seule, une gigantesque horloge avait été mieux entretenue, et, malgré le fait qu'elle ne fonctionnait plus, le balancier était astiqué et brillait de tous ses feux.

- Heureusement qu'elle ne marche plus, fit remarquer Fabien. J'ai horreur de ces trucs-là.

Un grand escalier de marbre montait au premier étage, le long d'une rampe de cuivre ciselé. Décidément la famille, autrefois, avait dû être riche...

Certaines chambres semblaient être à l'abandon depuis de nombreuses années et les deux cousins se demandaient combien de personnes avaient pu habiter ensemble dans une aussi impressionnante maison. Certaines parties avaient dû être rajoutées bien après la construction de l'édifice.

L'après-midi s'achevait et ils avaient pratiquement fini d'inspecter toutes les pièces. Une seule restait encore à explorer. Malheureusement elle était fermée à clef et ils n'eurent pas d'autre solution que de faire sauter la serrure. Les pinces de la cheminée firent l'affaire, et la porte s'ouvrit en grinçant. Une forte odeur de moisi agressa leurs narines.

- Pouah ! Quelle odeur ! dit Jérémie en se bouchant le nez. Qu'est-ce que c'est cette puanteur ? Il fait encore plus noir ici qu'ailleurs ! On dirait que la fenêtre est masquée par un rideau. Il faudrait aller le retirer.

Fabien alluma la lampe électrique.

- Penses-tu ! Il n'y a pas de rideau. La fenêtre a été barricadée avec des bouts de bois. Sans doute à cause des voleurs... Mais qui voudrait de ce bric-à-brac ? C'est le marché aux puces là dedans ! La famille y a sûrement entassé ses cochonneries depuis des siècles... Peut-être y trouverons-nous des objets intéressants ?

- En tout cas, la tante Mélanie ne devait pas y venir souvent faire la poussière. Il faudrait ouvrir cette maudite fenêtre, et aérer si nous ne voulons pas mourir étouffés. Cela fait au moins cent ans que personne n'a mis les pieds ici, ce n'est pas possible... Il y a une couche de poussière impressionnante sur le sol...

- Pourquoi pas ? La maison était si grande ! Si la famille s'est dispersée, ceux qui sont restés n'avaient probablement pas besoin d'occuper toutes les pièces. Je vais faire sauter le bout de bois, la pince de cheminée est précieuse... Si j'arrive à passer, bien entendu. Ils auraient pu au moins ranger tout cela au lieu de l'entasser pêle-mêle au milieu du chemin !

Fabien pénétra dans l'obscurité et balaya le sol de sa torche.

- Il y a des trucs géniaux, ça tu peux me croire. On dirait le Louvre ! Attends, je donne du jour. Nom d'un chien, ça tient bien ! Personne ne risquait de rentrer.

Un dernier coup, et les bouts de bois cédèrent. Fabien les arracha et les jeta à terre. La fenêtre était coincée. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de faire sauter l'espagnolette, mais le jeune homme avait de la force et ne voulait pas s'en laisser conter par une bête fenêtre récalcitrante. Il poussa les volets et la lumière du soir pénétra dans l'étrange musée.

Les deux cousins poussèrent le même cri d'étonnement et d'admiration.

- Je te l'avais bien dit, Jérémie, je te parie que nous allons trouver des trésors !

- Je me demande qui a apporté tout ça... Il y en a de tous les pays du monde, apparemment...

- Réfléchis un peu. Qui veux-tu que ce soit ? A part l'ancêtre, personne n'a fait le tour du monde dans la famille. C'est fabuleux.

Mais Jérémie n'était ni convaincu ni rassuré.

- Alors, pourquoi a-t-on fermé cette porte ? Je n'en vois pas les raisons. Ils auraient pu vendre tout cela ou en décorer la maison. Il y a des objets magnifiques. Regarde, ce petit meuble, je suis sûr que c'est de l'ivoire. Il est tout ciselé, incrusté de têtes d'éléphants. On dirait un petit tabouret. Et ce coffre, tout en cuir... Quant à ces statues, un antiquaire en pleurerait de joie. Celle-ci doit être égyptienne, c'est un buste de pharaon, sûrement un objet pour touristes de l'époque. L'aïeul s'est fait refiler une contrefaçon. Il ne pillait quand même pas les tombes...

- Peut-être pas. A cette époque-là, les Egyptiens vendaient leurs antiquités à qui les payait un bon prix. Il n'a pas eu besoin d'aller piller des tombes, d'autres l'ont fait pour lui...

Cependant, Jérémie poursuivait son exploration.

- Tiens, voilà une malle pleine d'habits complètement moisies. Ce sont des habits d'hommes... Toute une garde-robe et même des chaussures. Dis donc ! L'arrière-grand-oncle devait être très élégant ! Supers, les chemises ! Dommage qu'elles soient en si mauvais état... Attends, il y a autre chose au fond...

Jérémie plongea dans la grande malle et en ressortit un petit cadre. Sur le papier jauni piqué de petits points noirs, le visage torturé de Charles-Henri souriait, d'un sourire un peu désabusé.

- Et voilà l'oncle ! Charles-Henri. Son nom est écrit dans le coin. Pas d'étiquette de la tante Mélanie. A mon avis, ce n'est pas elle qui l'a mis là. Pas très heureux, le tonton, on dirait. Regarde comme il a les joues creuses. Il a l'air malade. Ils ont dû prendre ce portrait un peu avant sa mort. Triste fin... Je me demande ce qu'il a eu... Il aurait, paraît-il, attrapé une sale maladie dans ses voyages et il serait mort dans de terribles souffrances à moitié fou...

Fabien regardait son cousin. Son regard allait de la photo au jeune homme sans pouvoir se détacher de leurs traits. Il dit enfin :

- Je vais te dire une chose que tu ne vas certainement pas apprécier. Tu lui ressembles. En moins maigre, bien entendu. Et tu n'as ni son air désespéré ni son air malade. Mais en ce qui concerne les traits, mon vieux, c'est toi. Je suis désolé. La ressemblance est extraordinaire.

Jérémie commençait à de nouveau ressentir un malaise indéfinissable. Mais il refusait de se laisser submerger par des sensations stupides dues probablement à la fatigue, lui un sportif cartésien, futur professeur de gymnastique, plus porté sur les mathématiques et les sciences que la philosophie et encore moins la parapsychologie... Si quelqu'un devait être impressionné ici, c'était son cousin, gribouilleur de poèmes et toujours dans les nuages. Mais, pour le moment, il était le seul à éprouver cette étrange impression de fatalité au-dessus de leurs têtes, comme une épée de Damoclès...

Il prit un air détaché pour donner son avis sur sa ressemblance avec le portrait.

- Pourquoi ne lui ressemblerais-je pas ? C'est mon aïeul, non ? Tu pourrais lui ressembler toi aussi. Après tout, le dingue de la famille, c'est toi, non ?

- Ça va ! Ne t'excite pas ! Je le disais pour plaisanter... Je me trompe peut-être. Tu sais, moi, pour les ressemblances, je n'ai jamais été doué...

Mais Fabien, dans son for intérieur, était certain d'avoir dit juste. Jérémie et Charles-Henri avaient le même visage, le même sourire énigmatique. Pourquoi pas, après tout ? Ils étaient bien de la même famille ?

Cependant une chose le tracassait. Pourquoi le portrait avait-il été jeté au fond de cette malle et non exposé avec les autres dans le couloir du rez-de-chaussée ? Le jeune homme avait-il été fâché avec sa famille ? Et quelle en était la raison ? Apparemment, les chantiers navals GAUTIER et FILS avaient fait faillite peu d'années avant la mort du jeune homme et celui-ci n'était pas à Cette au moment de la vente de la plupart des biens. Sa sœur, Edith, avait épousé Marcel, fils d'un négociant en vins qui avait racheté lui-même la maison et les entrepôts de la famille pour les transformer en dépôt pour ses cuves et ses tonneaux. Le grand-père en était mort de désespoir, déshonoré, ruiné, et la petite Suzanne était partie en Amérique. Louise avait mis au monde trois garçons qui moururent tous à l'âge de vingt cinq ans et Eléonore entra dans les ordres comme sœur carmélite. Edouard, le plus jeune, mourut également à vingt cinq ans, pauvre comme Job, ses seuls revenus étant sa maigre solde de docker lorsqu'il trouvait un emploi sur les quais. Tout cela, Fabien le tenait de sa mère plus bavarde que celle de Jérémie. Il ne s'était jamais posé la question de savoir pourquoi tous ses ancêtres du côté de sa mère étaient morts à l'âge de vingt cinq ans. Seraient-ils eux aussi victimes de cette tare familiale ? Ils approchaient de l'âge fatidique et c'était la première fois que l'hypothèse d'une possible mort prochaine lui effleurait l'esprit. Mais il estimait inutile d'affoler Jérémie déjà pas mal ému par cette affaire.

Celui-ci furetait partout, cherchant quelque indice susceptible de les mettre sur la voie.

Entassés en vrac dans un coin, des petits animaux jonchaient le sol. Le plus grand avait trente centimètres environ, un petit hippopotame d'albâtre côtoyant un lion couché, probablement en granit, et un oiseau au long bec en faïence bleue. Il lui manquait un bout de la queue mais on pouvait voir encore le dessin des plumes et ses yeux incrustés de pierres blanches. Il y avait aussi une statuette de femme assise, allaitant son enfant, un morceau de stèle colorée remplie de hiéroglyphes et un fragment de granit noir représentant un guerrier ou un dieu égyptien en tenue d'apparat. Une autre petite statue d'albâtre d'un homme assis portant sur sa tête la couronne de la Haute Egypte, tenait dans ses mains un fouet et un bâton croisé sur sa poitrine.

Jérémie était outré.

- Mais ce n'est pas vrai ! Ce type a pillé une tombe tu ne crois pas ? J'en ai froid dans le dos ! As-tu déjà entendu parler de la malédiction des pharaons ? Ceux qui ont découvert la tombe de Toutankhamon, par exemple, as-tu vu ce qu'il leur est arrivé ? Cet idiot a porté la malédiction dans la famille, j'en suis certain.

Ce soudain excès de folie mit Fabien en colère.

- Maintenant ça suffit, Jérémie ! Tu arrêtes de divaguer ! Cet oncle a voyagé, il a rapporté des souvenirs et c'est tout ! D'ailleurs, il n'y a pas que des objets égyptiens. Si tu te donnais la peine de réfléchir un peu et de mieux regarder, tu verrais qu'il y a ici tous les objets lui ayant appartenu, même ses jouets... Et ce petit secrétaire à moitié disloqué : c'était sûrement son bureau. Il y a même un lit... Je ne sais pas pourquoi on a entreposé toutes ses affaires ici mais je trouverai.

Continuant l'inventaire il rajouta :

- Regarde, ces trucs-là, ils doivent venir d'Inde ou de Chine, je ne sais pas... Celui-ci ressemble à un bouddha. Et cette statuette à quatre têtes, je te parie que c'est une divinité indienne. Quant à celui-là, pas de doute, c'est Shiva, j'ai déjà vu ce genre de statuette au musée de New York, il y a deux ans. Il s'agit d'un petit bronze du Dieu en train d'exécuter une danse cosmique. Le mouvement exprime le processus éternel de la création, destruction et recréation de l'univers. Regarde : son pied écrase un nain qui représente le mal, une main tient la flamme symbole de la destruction - c'est le cercle dans lequel il est inclus - l'autre exprime l'apaisement ou quelque chose dans ce goût là... Je le sais, j'ai fait un peu d'hindouisme à l'université, c'est une pure merveille. Et je suis prêt à parier que ce n'est pas une imitation... Alors, si tu crois à une malédiction, tu peux croire que tous les dieux du ciel, de l'Olympe et d'ailleurs, se sont concertés. Cette pièce est à elle seule un concentré de sacrilèges...

Il rajouta comme pour se rassurer lui-même :

- Restons sérieux. Le pauvre Charles-Henri n'a quand même pas pillé toutes les tombes des pays qu'il a parcourus. Il a dû trouver ça sur les marchés locaux. Au XIXème siècle, tout était permis. On pouvait exporter impunément n'importe quelle œuvre d'art. En tous cas, je peux t'assurer que nos trouvailles valent de l'argent. Il faudrait chercher un antiquaire pour évaluer le stock.

Jérémie demanda en pensant à sa sœur :

- J'aimerais bien en garder quelques-uns. Cette petite statuette indienne par exemple... Elle est adorable, je suis sûr qu'Hélène va l'aimer. Tu sais qu'elle collectionne les objets ayant un rapport avec la danse ? Tu veux bien que je la lui offre ? Si tu veux, nous pouvons vendre tous les trucs égyptiens. Ils me donnent la chair de poule... Tu diras ce que tu voudras mais je parierais n'importe quoi que ces objets sont maléfiques...

Fabien soupira, résigné. Décidément, le pauvre Jérémie avait été bouleversé par leurs découvertes...

La nuit commençait à tomber et les deux garçons, munis seulement d'une lampe électrique, ne pouvaient pas continuer leurs investigations dans l'obscurité. Aussi, décidèrent-ils de revenir le lendemain pour finir de répertorier les objets du grand-oncle.

Jérémie avait emporté la petite statuette indienne et Fabien le portrait de Charles-Henri qu'il avait bien l'intention de montrer à sa mère.

Ils refermèrent tant bien que mal la fenêtre sans remettre les morceaux de bois qui la barricadaient, et sortirent de la maison. Jérémie s'était un peu calmé. Dehors, toute cette histoire semblait stupide, risible et surréaliste.

- Je ne sais pas ce qui m'a pris. Excuse-moi, j'ai un peu perdu les pédales. C'est l'atmosphère de cette maison qui a dû me déteindre dessus. Tu t'arrêtes chez nous ? Ne serait-ce que pour voir la tête d'Hélène quand elle verra le petit danseur...

Hélène était un peu étrange... Légèrement handicapée mentale, pas très futée, mais d'une gentillesse à toute épreuve. Fabien adorait sa cousine. Elle avait à peine quinze ans, mais si elle faisait physiquement son âge, elle ne dépasserait probablement jamais l'âge mental de douze ans. Elle ne s'était décidée à parler qu'à onze ans, surprenant tout le corps médical persuadé qu'elle ne prononcerait jamais un seul mot, hormis quelques sons incompréhensibles. Bien sûr, elle ne pêchait pas par excès de vocabulaire, sa conversation se limitant la plupart du temps à des considérations purement matérielles. Qu'importait... Il la trouvait moins casse-pieds que sa propre sœur avec laquelle il n'avait jamais pu trouver un terrain d'entente. Corinne se prenait pour le centre du monde, croyait tout savoir, et regardait la terre entière d'un air important du haut de ses dix sept ans. Hélène, elle, ne faisait pas de bruit. Deux grands yeux verts de chat dans un petit visage au menton pointu, toujours coiffé à la diable, lui donnaient l'apparence d'un animal mal apprivoisé. Elle adorait la danse, et sa principale occupation consistait à découper, dans tous les magazines, des photographies sur des personnalités ou des évènements, aussi bien politiques qu'artistiques, pour les coller sur un cahier. Et lorsque par bonheur elle trouvait un article sur son sport favori, la danse, elle était aux anges. Le patinage artistique la mettait en transe autant que les petits rats de l'Opéra ou les danseuses nues du Crazy Horse sans aucune pudeur. De toute manière elle ne savait pas lire ou très mal, et ne risquait pas de comprendre les textes accompagnant les photos. Une seule ombre au tableau : elle voyait des fantômes partout et des choses qui n'existaient pas. Fabien se demandait parfois si elle n'était pas un peu médium... A la mort du grand-père paternel, elle avait hurlé toutes les nuits, pendant plus d'une semaine, assurant que le grand-père errait, hagard, autour de son lit. Toute la famille avait été impressionnée, et il avait fallu la soigner par des neuroleptiques. Elle avait fini par se calmer, mais en reparlait quelquefois comme d'un fait évident.

Cette petite statue gracile allait l'enchanter.

Ils garèrent la voiture le long du portail, Fabien ne voulant pas s'attarder. Il resterait seulement quelques minutes pour apprécier la joie de sa cousine.

Jérémie appela sa sœur qui furetait dans sa chambre comme à l'accoutumée, aux prises avec des occupations d'une importance capitale. Elle n'aimait pas être dérangée dans ses découpages.

- Hélène ! Viens voir un peu ! Fabien et moi avons un cadeau pour toi.

Il n'en fallait pas plus pour faire descendre la jeune fille qui adorait les surprises comme un petit enfant.

- Cadeau ? Où ça ? Quel cadeau ?

- D'abord, on dit bonjour, lui dit Fabien affectueusement. Je veux un bisou. Voilà, c'est parfait. Jérémie, montre-lui notre trouvaille.

Jérémie exhiba triomphalement du fond de sa poche la jolie petite statue. Hélène s'assombrit. Ses yeux n'exprimaient pas la joie escomptée et une ombre d'angoisse passa sur son visage.

- Et bien prends-la, elle est pour toi. C'est un danseur indien. Tu n'en as jamais vu de pareil, non ?

Certes elle n'en avait jamais vu de semblable et n'avait pas du tout l'air ravi de leur présent. Des larmes lui virent aux yeux et elle balbutia :

- Non, il fallait pas. Fallait pas...

- Mais bien sûr que si, insista Jérémie. Elle est pour toi. Nous l'avons trouvée dans la maison de tante Mélanie. Elle est bien à toi.

Et sans plus de façons, il posa l'objet dans les mains de sa sœur tétanisée. Hélène hurla de douleur et de peur lâcha l'objet. Dans la paume de ses mains, une énorme brûlure faisait une tache ensanglantée, et la peau était restée collée à la statue. La jeune fille complètement affolée poussait des cris déchirants et fut prise d'une crise de nerf incontrôlable. Fabien réagit le premier et partit chercher de quoi lui faire un pansement. Jérémie regardait la statue apparemment inoffensive gisant à terre et les mains ensanglantées de sa sœur. Il voulut la ramasser, mais Hélène se rua sur lui avec une rage déconcertante. Elle donna un coup de pied au danseur indien qui roula sous le buffet, en hurlant :

- Touche pas !

Jérémie ne réagissait pas. Que se passait-il encore ? Sa sœur était-elle allergique à ce métal ? Ce n'était peut-être pas du bronze mais un alliage spécial ayant des propriétés chimiques dangereuses. Hélène avait la peau sensible...

Décidément, se dit-il, comme surprise c'est raté...

Cependant Fabien revenait avec des pansements, et les mains bandées et couvertes de crème la petite Hélène finit par se calmer.

Assise dans un fauteuil du salon, prostrée, elle refusait de répondre aux questions des deux jeunes gens.

- Hélène, il faut que tu essayes de nous expliquer ! Que se passe-t-il ? Pourquoi cet accident ? Je suis sûr que tu le sais. Hélène, je t'en prie, c'est important pour nous.

Mais Hélène ne daignait pas répondre. Entêtée, elle fixait le sol d'un air stupide. A ce moment-là, elle paraissait toujours plus anormale qu'elle ne l'était en réalité. Une sorte de protection lorsqu'elle ne voulait pas donner des explications qui l'ennuyaient... Prendre l'air idiot et ne rien dire, telle était sa devise. Avec les inconnus, cette attitude fonctionnait à tous les coups, parfois même avec ses parents. Mais Jérémie et Fabien la connaissaient trop pour être dupes.

- Hélène, cesse d'avoir l'air bête ! Ça ne prend pas avec nous, hurla Fabien soudain très en colère. Hélène, tu vas m'écouter : la vie de ton frère et la mienne dépendent peut-être de ce truc idiot. D'accord, ça te fait peur, je te comprends. Mais Jérémie et moi sommes des condamnés à mort en sursis. Tu saisis cela ? Il se passe des choses

étranges dans cette famille, et je veux savoir. Je ne veux pas mourir à vingt cinq ans ! Alors, si tu peux nous aider, je t'en prie, aide-nous ! Parle-nous pour une fois ! Dis quelque chose ! S'il te plaît...

Jérémie regarda son cousin avec effroi. La panique s'était emparée du jeune homme. Voilà qu'il céda aussi à cette étrange impression, lui qui avait passé l'après-midi à vouloir le raisonner ! Il cria, et la petite Hélène faisait le dos rond.

- Hélène, reprit Fabien d'une voix adoucie. Tu nous aimes, non ? Aide-nous, s'il te plaît...

Hélène perçut-elle l'angoisse dans la voix de son cousin ? Elle leva vers lui ses yeux où brillaient parfois tant d'intelligence refoulée et murmura :

- C'est mauvais, cette statue. Plein de mauvaises choses dedans. Je sens le mal, ça brûle, c'est vivant ! Ça sent la mort... La mort... La mort...

- Hélène, lui dit Jérémie gentiment. Nous ne pouvons quand même pas nous en débarrasser ! C'est peut-être notre fil conducteur pour trouver une explication ! Mais je te promets de la laisser toujours loin de toi. Tu ne la verras ni ne la toucheras plus jamais. Ne t'inquiète pas, petite sœur, tu peux me faire confiance. Mais Fabien a raison : nous avons besoin de toi. Je sais que tu connais plein de choses et que tu vois ce que nous ne pouvons pas voir. Tu sais, depuis plus de cent ans, aucun garçon de la famille n'a vécu plus vieux que l'âge de vingt cinq ans. Nous ne savons pas ce qui s'est passé, mais si nous ne faisons rien pour trouver nous finirons de la même façon. Hélène, j'ai vingt cinq ans dans deux ans et Fabien dans six mois. Il nous reste si peu de temps... Viens avec nous demain à la maison de tante Mélanie. Je suis sûr que tu pourras nous donner des explications...

- Tu ne vas tout de même pas l'amener là-bas ? Elle est trop sensible. Jérémie, laisse-la...

- Non, j'irai...

La réponse d'Hélène était tombée mais cette fois-ci elle ne bafouilla pas et trouva les mots adéquats.

- Je viendrai avec vous. Je n'ai pas peur. Je viendrai pour vous. Je ne crains rien si vous êtes là, n'est-ce pas ?

Fabien fut surpris de cette conversation si peu habituelle dans sa bouche, mais n'osa pas s'étonner à voix haute. Il lui répondit tandis qu'elle le considérait avec des yeux pleins de confiance :

- Non, tu ne crains rien, rassure-toi...

Fabien posa un baiser tendre sur le front de la jeune fille. Elle était vraiment adorable cette gamine... Il espérait ne pas l'entraîner dans une aventure insensée. Elle était trop fragile, et de toute façon l'oncle Paul et la tante Eléonore ne l'entendraient pas de cette oreille. Hélène était surprotégée, bien à l'abri dans le cocon que la famille avait tissé autour d'elle, et personne ne les autoriserait à l'en arracher...

Vers dix heures du matin, Fabien, accompagné de Jérémie et d'Hélène, stoppa devant le portail de la vieille maison. Jérémie regardait sa sœur. Elle semblait impassible, indifférente à ce qui se passait. Elle devait rêver de grands bals et de danses grandioses ou de son petit cahier où elle collait inlassablement ses coupures de journaux. Comment savoir ? Pourtant, Hélène ne rêvait pas. Bien sûr elle vivait souvent loin des autres, dans son monde, dans sa tête. Mais tant de choses leur échappaient qu'elle percevait, elle ! Tout ce monde parallèle la gênait, l'empêchant de vivre normalement. Comment et avec qui communiquer lorsqu'il y avait quantité de gens qui parlaient en même temps dans son cerveau ? Comment expliquer tous ces êtres qui défilaient devant ses yeux et qu'elle était seule, de toute évidence, à voir ? Au fil des ans, le fatalisme l'avait emporté sur la révolte, et elle s'était résignée à avoir l'air stupide devant tous. Elle répondait à des gens que les autres ne voyaient pas, vivant en même temps deux mondes parallèles s'ignorant mutuellement. Peut-être aujourd'hui, allait-elle enfin servir à quelque chose et leur prouver qu'elle n'était pas aussi bête qu'elle en avait l'air ?

Le grand couloir était froid. Hélène frissonna. Cela commençait bien... Toutes ces ondes néfastes lui glaçaient le sang, et elle comprit tout de suite la raison de l'angoisse de son frère et de son cousin. En effet, un mauvais sort planait sur cette maison. Il n'y avait qu'à regarder le portrait des ancêtres : le même regard chargé d'appréhension, la même expression triste, un peu lasse, lourde de fatalité. Non, elle ne pouvait pas admettre que les deux garçons périssent de la même façon, pour une raison inconnue.

- Où avez-vous trouvé l'objet ? Articula-t-elle le plus calmement possible.

- Viens, nous allons te montrer...

Jérémie était inquiet. Il avait pris la responsabilité d'amener sa sœur sans en parler à sa mère, sachant très bien que celle-ci aurait opposé un veto farouche.

Fabien avait montré le portrait de Charles-Henri et toute la famille s'était accordée pour dire que c'était le même visage que celui de Jérémie. Louise conseilla de ne pas en parler à Eléonore, sa sœur jumelle, connaissant son aversion pour tout ce qui concernait cette terrible affaire.

- Ta tante veut se fermer les yeux, soit. N'empêche que je l'ai toujours eue en tête cette malédiction, si on peut l'appeler ainsi ! Il ne s'agit certainement que de simples coïncidences... Après tout, il y a eu dans la famille beaucoup plus de filles que de garçons, et autrefois les soins n'étaient pas les mêmes. Sans doute est-ce une maladie génétique... En tous cas j'espère que non. Le mieux serait que vous alliez, Jérémie et toi, faire un bilan de santé. Ensuite nous serions tranquilles. Si l'oncle Henri a attrapé une maladie inconnue, comment l'aurait-il transmise à toutes les générations qui lui ont succédé ? D'autant plus qu'il n'a pas eu de descendance, le pauvre garçon. Je suis persuadée qu'il n'a rien à voir dans cette histoire. Mais à son époque, les gens étaient superstitieux. On a dû l'accabler de tous les maux... Si la famille était porteuse d'une maladie héréditaire, il n'en était pas responsable. Le mieux serait de consulter un spécialiste.

Fabien trouvait les propos de sa mère pleins de bon sens et il en avait fait part, dès le matin, à son cousin. Jérémie s'était vite rangé à la conclusion, somme toute très intelligente, de sa tante. Mais dans la grande bâtisse ils sentaient chanceler toutes leurs certitudes.

Hélène contemplait la galerie de tableaux, extérieurement impassible, mais déjà, son sixième sens en éveil percevait d'étranges interférences. Elle n'en dit rien. Un peu pour ne pas ajouter à l'inquiétude des deux jeunes gens, beaucoup parce qu'elle avait du mal à s'exprimer, le vocabulaire lui faisant défaut. Elle était incapable d'expliquer ce qu'elle ressentait.

A l'entrée du grenier où dormaient les objets de Charles-Henri, elle se sentit agressée jusqu'au plus profond de son être comme si une force, d'un pouvoir immense, lui avait sauté au visage. Elle recula, désorientée. Pourtant, cette force ne semblait pas dirigée contre elle. Elle la percevait, cruelle et sauvage, déterminée à nuire, mais pas à elle. Il fallait donc l'affronter. Cette force, comme une onde néfaste, semblait vouloir se nourrir de la présence des deux garçons.

La trouver... Vite ! Mais comment la détruire, comment l'expliquer ? Hélène n'en voyait ni la provenance ni la raison. Maîtrisant un tremblement nerveux, elle s'approcha des objets. La plupart lui paraissait inoffensive. Les petits sujets égyptiens qui terrorisaient tant son frère, n'éveillaient aucun écho négatif en elle. Elle s'approcha du lit, caressa les montants de fer. Charles-Henri était probablement mort là-dedans, elle pouvait sentir l'angoisse qui avait torturé le jeune homme jusqu'à l'agonie. Charles-Henri, elle en était persuadée, était mort de peur... Peur de quoi ? De qui ? Elle était incapable de le dire...

Jérémie et Fabien n'osaient pas l'interrompre dans ses investigations. Ils avaient cependant remarqué la gravité de son visage et le tremblement de ses mains au contact du lit. Ils savaient qu'ils ne devaient pas la brusquer et attendaient qu'elle veuille bien reprendre contact avec la réalité.

- C'est un petit objet, trouvez un petit objet... C'est lui. Il faut trouver l'objet...

Jérémie lui montra les petites figurines égyptiennes, toujours persuadé de leur maléfice.

- Non, non, ça, c'est gentil...

- Ah, bon ? Fit simplement son frère déçu... Je croyais...

Hélène fouillait déjà dans la grande malle, sortant les vêtements un par un, plongeant ses mains dans les poches des costumes mités. Rien ne retenait son attention. Ces vêtements empestaient le moisi et certains tombaient en lambeaux. Aucun intérêt... Elle aurait préféré trouver des robes du XIXème siècle, des dentelles et des chapeaux. Ce n'était pas ici qu'elle dénicherait des toilettes... Il n'y avait rien dans cette malle, et c'était bien dommage... Les deux cousins fouillaient chacun dans son coin. A chaque objet bizarre, ils appelaient Hélène mais elle faisait non de la tête et ils reprenaient leurs investigations.

Hélène ressentait bien des milliers d'impressions devant toutes ces reliques, chacune se rapportant à son histoire propre mais qui n'avait rien à voir avec leur préoccupation actuelle.

Elle ignorait ce qu'elle recherchait mais elle savait que c'était là. Les brûlures dans ses mains lui faisaient horriblement mal et la douleur s'accroissait. Elle eut subitement une idée et Fabien et Jérémie abasourdis, la virent s'avancer, les mains tendues et les yeux fermés. Ils restèrent à la regarder en silence, sans oser intervenir. Hélène se promenait dans toute la pièce, butant sur les objets épars, les paupières closes. Elle se dirigeait à l'instinct, guidée par le picotement dans ses paumes. C'était là... La douleur fut fulgurante. Elle posa ses mains sur le plancher. De grosses larmes roulèrent sur ses joues et elle se mordit les lèvres jusqu'au sang. Jérémie vint la relever.

- Arrête ! Ça suffit ! Hélène, lève-toi ! Nous partons. Tu n'aurais jamais dû venir ici. Je vais me faire jeter par maman...

- Non, non, c'est là, je le sais. L'objet est là. Jetez-le, cassez-le, détruisez-le. !

La petite fille était au bord de l'hystérie et employait plus de mots qu'à l'ordinaire.

- Mais enfin, s'énerve son frère. Tu vois bien qu'il n'y a rien !

Fabien, accroupi, contemplait une latte mal jointe, à peine perceptible comme si on avait voulu y cacher quelque chose.

- Attends, je crois que j'ai compris. Il me faut un couteau.

- Il y a un vieux coupe-papier sur ce bureau, ça te va ?

- OK. Passe-le-moi, il fera l'affaire.

Délicatement, il introduisit la lame dans le plancher et souleva doucement. La latte ne tenait pas, elle cachait bien un objet. Dans un bout de chiffon qui fut blanc, quelqu'un avait soigneusement camouflé son trésor. Fabien le prit. Hélène recula au fond de la pièce.

C'était un petit pendentif en terre de cinq centimètres environ, très abîmé. On voyait à peine une tête informe, probablement aussi deux bras, deux jambes positionnées comme celles d'un danseur ou plutôt une danseuse car deux seins volumineux dominaient le tout. Elle semblait porter également un diadème. C'était très vieux, assez laid en somme, et les deux garçons ne comprenaient pas comment cette « chose » avait pu mettre Hélène dans un tel état. Fabien remit la latte en place et considéra leur trouvaille d'un air dubitatif.

- C'est un pendentif, le fait est certain. D'où il provient, c'est un autre problème. C'est peut-être indien... En tous cas, c'est très vieux, bien plus vieux que la petite statue de danseur.

Puis, réalisant l'état de sa cousine, il rajouta :

- Partons d'ici. Hélène est trop choquée. Je me demande ce que peut bien ressentir cette gosse... On dirait qu'elle a vu le diable...

Hélène n'avait pas vu le diable... Elle était confrontée à une puissance qu'elle ne connaissait pas. Une force inhumaine en tout cas et qui n'avait rien à voir avec les fantômes ordinaires. Ce pendentif était empreint d'une énergie négative, destructrice, qu'il fallait combattre à tout prix.

Fabien continua :

- Cet objet a appartenu à Charles-Henri. Je n'arrive pas à voir un rapport avec une quelconque malédiction. Cela n'a pas de sens... En admettant que ce truc soit porteur d'un poison et ce serait une hypothèse plausible, je ne vois pas comment tous les garçons de la famille auraient pu être contaminés. Il aurait fallu qu'ils aient pu le toucher et je suis prêt à parier que Charles-Henri, lui-même, l'a caché là. Lui a pu mourir d'un poison, pas les autres. En tout cas, Charles-Henri savait que cet objet était dangereux.

- Dangereux, ce truc ? Allons donc ! C'est une vieillerie, ça ne ressemble à rien ! Tu ne veux pas me faire croire que c'est dangereux ? Hélène est beaucoup trop sensible. Nous allons finir par tous devenir cinglés...

En attendant, Fabien ne l'avait pas touché avec les doigts... Il voulait d'abord la faire examiner.

- Charles-Henri est mort de peur... De peur ! Il était poursuivi par cette chose... C'est horrible !

Hélène, un instant calmée, refaisait une crise de nerfs. Fabien se souvenait avoir entendu dire que Charles-Henri était mort fou. Il prit la décision de remonter l'arbre généalogique et de savoir comment étaient morts tous les autres et dans quelles conditions.

- Viens, Hélène, nous partons.

Il prit la jeune fille par le bras et la fit sortir de la maison. Dehors, au soleil, un peu de couleur revint sur ses joues livides. Elle avait des cernes sous les yeux comme quelqu'un qui aurait trop veillé et respirait mal.

- Vous êtes en danger... en danger... Cette chose vous veut du mal. A cause d'elle, Charles-Henri a mis en danger toute sa famille. Elle porte la malédiction...

Jérémie était habitué aux délires de sa sœur mais là, il avait du mal à supporter ses élucubrations insensées. A tel point qu'il ne remarqua même pas qu'elle avait, pour une fois, employé dans la même phrase, un sujet, un verbe bien accordé et un complément...

- Ecoute, Hélène, d'accord, nous sommes en danger. Mais n'exagère pas, tout de même. Tout cela doit avoir une explication rationnelle et scientifique, pas surnaturelle. Nous ne sommes plus au Moyen Age !

- Ah oui ? Et le Vaudou, tu connais ? Et les sorciers africains ? Et la malédiction des pharaons ? Ce n'était pas toi, hier, qui en parlait ? Il faudrait peut-être l'écouter plus souvent, Hélène, au lieu de se moquer. Les brûlures dans ses mains ne sont pas psychosomatiques que je sache... Cet après-midi, je vais aux archives municipales. 1875 ? Ce n'est pas bien loin. Si nos malheurs datent de cette époque, je le trouverai. Je vais consulter tous les actes de décès et même, s'il le faut, je ferai la tournée de tous les docteurs présents et passés pour en trouver les causes. C'est sûrement écrit quelque part. Il y a aussi une branche de la famille que nous ne connaissons pas. Peut-être possèdent-ils quelques éléments qui nous manquent ? Maintenant nous rentrons. Il faut qu'Hélène se repose.

C'était presque midi, les archives n'ouvraient qu'à deux heures et les jeunes gens avaient faim. Fabien, invité par sa tante, était resté pour manger et seule Hélène avait prétexté une migraine pour sauter le repas et aller se coucher. Elle avait besoin de récupérer. Malgré les apparences contre elle et un léger handicap mental, son esprit avait plus de finesse que celui du commun des mortels. Dans son cerveau pas si amoindri, loin s'en faut, que les docteurs le prétendaient, une vérité, la seule, nue et terrible, se faisait jour. Hélène savait que Charles-Henri était responsable. Qu'avait-il fait de si horrible pour que cette force l'ait suivi du fin fond de l'Inde antique et l'ait maudit, lui et ses descendants, jusqu'à tant de générations ? Elle ne pouvait pas le savoir. Mais c'était ainsi. Charles-Henri avait commis un sacrilège... Lequel ? Où ? Comment ? Hélène s'interrogeait... Elle avait bien l'intention d'aller fouiller le grenier de tante Mélanie, à l'insu de tout le monde, pour le découvrir.

Lorsque deux heures sonnèrent à l'horloge de la ville, Fabien était déjà parti pour la mairie et Jérémie avait rendez-vous avec un antiquaire. Eléonore et Paul étaient au travail. Hélène était enfin seule. Sa main la faisait souffrir, mais peu lui importait. Elle prit sa bicyclette tant bien que mal, sa main écorchée peinant sur le guidon, et suivit le chemin du Mont Saint-Clair. La maison de tante Mélanie était là-haut, perdue au milieu des parcs tranquilles et des pins parasols, parmi les plus belles maisons de Sète. Certaines, entourées de hauts murs, ne se voyaient même pas de la route. Le centre ville grouillait de monde. Sur le pont de la Civette, les embouteillages n'en finissaient pas et les automobilistes s'impatientaient en klaxonnant aux piétons qui ne se gênaient pas pour passer en dehors des passages protégés. Les cafés avaient installé leurs terrasses de l'autre côté de la route, au bord du quai, et les serveurs allaient et venaient, louvoyant entre les voitures, leur plateau à la main. Des petites barques se dandinaient sur l'eau du canal, pareilles à de petits papillons.

Hélène suivit le promontoire Jean Baptiste Marty jusqu'au Môle Saint-Louis où elle aimait tant regarder gronder la mer. Ce jour-là, la Méditerranée était d'un calme solennel et le bleu de l'eau se mêlait à celui du ciel où brillait un soleil déjà chaud pour la saison. Du promontoire, elle pouvait observer les bateaux et entendre les sirènes lorsqu'une péniche rentrait au port. Elle goûta un moment le plaisir d'un après-midi tranquille et l'odeur marine qui lui chatouillait le nez. Les voiles des bateaux ondoyaient doucement. Sur la mer, déjà, les amateurs de planches à voiles profitaient des premiers beaux jours et leurs couleurs virevoltaient au gré du vent. C'était si beau ! Comment imaginer qu'à quelques pas de là planait un drame dans une maison solitaire ? Hélène se secoua pour chasser des pensées négatives et grimpa la Montée des Bédouins son vélo à la main. Elle longea le cimetière marin et s'enfonça dans le dédale des rues désertes. Fabien avait oublié de fermer le portail à clef. Elle le poussa sans bruit, rentra sa bicyclette et contempla la maison. Bien sûr, elle n'avait pas la clef de la porte d'entrée... Mais si tout le corps médical la considérait comme une retardée mentale, un peu comme « *l'idiot du village* », ce qu'elle était loin d'être, elle n'était pas, en tout cas, handicapée moteur. Elle grimpa comme un chat. Elle inspecta les abords de la maison. Du côté du grenier, un grand arbre tirait vers le ciel ses branches décharnées, semblant le supplier de lui donner des feuilles. Ce vieux platane dégarni ferait l'affaire. En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, elle était en au sommet de la plus haute branche. Mais ce n'était pas

suffisant. Elle ne pouvait pas sauter et risquer de se rompre les os. Elle s'assit et réfléchit. Elle pouvait, en secouant la branche, gagner quelques précieux centimètres et attraper la gouttière qui descendait le long de la fenêtre. Elle l'inclina et s'y cramponna. Un instant, elle resta là, dans le vide, tenant la gouttière dans ses mains, malgré la douleur provoquée par la brûlure et n'osant pas décrocher les pieds de la branche. Si sa mère la voyait... Elle imaginait aisément l'angoisse de la pauvre femme... Mais Hélène n'en avait vu cure... Prenant son courage à bras le corps, elle poussa d'un coup sec et abandonna son support. Ses pieds pendaient dans le vide. « Pourvu que la gouttière tienne, sinon je vais me tuer... » pensa-t-elle. Lentement elle se hissa et parvint à atteindre la fenêtre. Comme elle s'y attendait, le volet n'était pas fermé, d'où le fait que la fenêtre était barricadée avec des planches... Personne n'avait pris la peine de le réparer, le grenier étant resté, depuis des générations, un lieu tabou. Elle passa sa main à travers le carreau cassé et ouvrit. Pour elle le plus difficile restait à faire. Jouer les équilibristes et les funambules était dans ses cordes. Souvent inconsciente du danger, elle ignorait le vertige et était dotée d'une volonté farouche de vaincre. Mais là, seule dans cette pièce inquiétante, le courage lui manquait un peu. Elle ignorait ce qu'elle allait y trouver. Pourtant elle eut l'impression que le maléfice s'était calmé. Evidemment Fabien avait emporté le pendentif, et les mauvaises ondes collaient à la peau des garçons comme autant de sangsues. Il ne restait que des fantômes auxquels elle était habituée, les énergies émises par les objets et les événements passés, rien d'extraordinaire... Hélène se révélait un des plus grands médiums de son temps mais elle l'ignorait autant que le commun des mortels la croyant plutôt « simplette ». Pour elle, les fantômes faisaient partie du train-train habituel, pour les autres, ils étaient une manifestation évidente de sa maladie. Aucun terrain d'entente dans cet univers d'incompréhension...

Elle devait quand même reconnaître que l'odeur de la mort et de la peur dominait. Charles-Henri n'avait pas dû être heureux... Seuls ses jouets d'enfant émettaient des ondes de douceur ainsi que le petit secrétaire d'un âge incertain. Hélène constata que ce petit meuble avait vu défiler des générations avant d'appartenir au jeune homme. Elle goûtait avec délice cette promenade dans le passé de la famille et s'imprégnait de ses ancêtres. Charles-Henri lui faisait pitié. Avait-il seulement trouvé la paix après cette mort terrible ? Sûrement non... Hélène sentait comme une présence désespérée près d'elle. Que pouvait-elle faire pour apaiser le défunt ?

Le petit secrétaire l'attirait avec obstination. Elle pensait demander à Jérémie l'autorisation de le garder. Il y avait tout un rayonnage de petits tiroirs qu'elle ouvrit. Ils étaient vides. Qu'espérait-elle y trouver ? Des lettres, des photos ? Comme elle aurait aimé voir le visage du jeune homme ! Un à un, elle enleva les petits tiroirs pour regarder derrière. En vain. Il restait le grand tiroir, vide aussi. La malchance la poursuivait. Dépitée, elle le referma et sentit quelque chose en bloquer la manipulation. Sous le tiroir il y avait un espace, le bois avait dû travailler. Elle l'enleva, il n'y avait rien; seulement au fond une sorte de petit rivet rouillé. Elle prit le coupe-papier qui avait servi à soulever la latte du parquet et fit sauter le petit rivet sans le moindre effort.

- Excuse-moi, Charles-Henri, je n'ai pas l'intention de casser tes meubles. Il me faut trouver...

Le petit rivet maintenait la plaque du fond. Hélène l'enleva et faillit hurler de joie. Dans le double fond, un vieux cahier déchiré attendait que quelqu'un veuille bien s'intéresser à lui. Il manquait des feuilles... Mais d'une belle écriture les pages étaient noircies et, dans un coin, le nom de son propriétaire : Charles-Henri Gautier, 1874-1880. Hélène le parcourut sans vraiment comprendre, il manquait trop de pages. Elle n'avait jamais appris à lire, du moins pas avec un professeur. Mais à l'insu de tout le monde, elle s'était acharnée à défricher pas mal de textes et était capable de repérer certains mots, à défaut de comprendre les phrases. Cependant, elle avait quand même remarqué que, plus on avançait dans le temps moins l'écriture était lisible. A la fin, ce n'était qu'un gribouillage informe impossible à déchiffrer. Il restait des pages vides. Hélène, machinalement, les tourna. Parmi elles, des lignes avaient été rajoutées. Elle approcha le cahier de la fenêtre. Ce texte isolé l'intriguait, comme si Charles-Henri avait laissé un message avant de disparaître. Elle écarquilla les yeux et essaya de lire bien qu'elle manquât de vocabulaire. Le papier était taché, on aurait dit des traces de larmes.

- Charles-Henri, aide-moi. Il faut que je comprenne. Qu'as-tu voulu nous dire ? Qu'as-tu fait ?

Hélène épelaït, plus qu'elle ne lisait :

Elle viendra du futur, comme une fleur solitaire

Petite fille à l'esprit mouvant

Elle viendra sans bruit comme un chat

Terrasser le serpent.

*Elle lui brisera la tête pour dénouer ses anneaux de feu
et délivrera l'homme du poids des Dieux.*

Etonnée d'avoir été capable de lire un texte aussi difficile, elle pensa :

- Et bien, il ne manquait plus que ça... De la poésie... Charles-Henri était poète... Ce truc ne veut rien dire... Il délirait déjà en l'écrivant. Il faut que je rapporte ce cahier à la maison. Jérémie et Fabien seront contents. Peut-être seront-ils plus capables que moi de comprendre ce qui est écrit...

Elle dit tout haut, s'adressant à l'ancêtre :

- Merci, Charles-Henri, de ton aide. Sans toi, je n'aurais jamais trouvé ce cahier. Mais je ne pourrai jamais dire cela à personne, qui me croirait ?

Hélène sentait bien une présence à ce moment. Un souffle imperceptible pour n'importe qui. Le grand-oncle avait sûrement quelque chose à se reprocher qui pesait sur sa conscience par delà l'existence.

Elle referma le tiroir, remit tout en place, et repartit comme elle était venue, sans faire de bruit, pareille à un chat. Il lui fallait rentrer avant le retour des autres, pour ne pas inquiéter ses parents. Parfois, le poids de la sollicitude parentale était lourd à porter.

Fabien s'était rendu aux archives municipales consulter l'état civil. L'officier ministériel était un peu réticent mais le jeune homme prétextait un arbre généalogique qu'il était en train d'établir sur demande de la famille. Le fonctionnaire eut un sourire entendu.

- C'est étrange l'engouement qu'ont les gens actuellement pour leur arbre généalogique. Chacun recherche ses racines. L'homme actuel se sent tellement perdu, sans but, sans amarre, qu'il recherche dans son passé où jeter l'ancre...

- C'est joli, ce que vous dites là, monsieur. Seriez-vous poète ?

Le petit fonctionnaire sourit, fier de lui. Fabien présuma qu'il devait servir sa petite phrase à tous ceux qui venaient le consulter, mais il valait mieux l'avoir de son côté et un compliment ne coûtait rien. Il rajouta ironique :

- Vous devriez écrire, monsieur, vous avez de belles images...

Et, hop ! Dans la poche ! se dit-il en aparté...

Le petit homme se rengorgea :

- Que recherchez-vous ? Je puis vous être d'une aide quelconque ? Je suis sétois depuis des générations, vous savez. J'en connais des gens ici, moi !

Fabien déclina son identité, celle de sa mère et de son père, précisant qu'il voulait faire l'arbre généalogique du côté maternel. Ce serait facile, sa famille vivait à Sète depuis au moins deux cents ans.

L'employé sortit plusieurs registres où, d'une écriture parfaite à la plume, les officiers d'état civil successifs avaient noté, au fil des jours et des gens, l'histoire des familles, sortant de l'anonymat, pour un court instant, les humains et leur si fragile existence.

Il lui fallait donc remonter de ses parents à l'arrivée de ses ancêtres à Sète.

L'officier fronça les sourcils :

- Je suis désolé, jeune homme mais, ici, nous n'avons que les archives vieilles d'au moins cent ans. Les autres se trouvent à la mairie et vous risquez d'avoir du mal à les consulter. C'est la loi. Les archives ne tombent dans le domaine public qu'à partir d'un siècle d'existence. Vous pouvez consulter à partir de 1897... En remontant le temps, à moins que vous n'ayez une autorisation...

L'espace d'un instant, Fabien se crut poursuivi par la malchance. Décidément, cela ne serait pas facile de percer ce déconcertant mystère... 1897... L'année n'avait aucun intérêt pour leur histoire. Les seuls morts avant cette date étaient Charles-Henri et son frère Edouard. Ils étaient les premiers de la macabre série. Cependant, puisqu'il était venu et pour ne pas décevoir le vieil homme qui l'observait, il ouvrit le vieux registre et feuilleta les pages jaunies :

Charles-Henri Gauthier, né le 20 janvier 1855, de Léontine Cros et de Justin Gauthier. Mort le 20 janvier 1880...

Vingt cinq ans, jour pour jour. Rien d'autre que quelques mots froids et anonymes pour une courte vie qui avait fini, par une nuit glaciale, à trois heures du matin, dans d'atroces souffrances.

Fabien, au-dessus de ce registre qui avait vu défiler tant de générations, se sentit soudain pris d'un vertige inexplicable. Charlotte... Charlotte, la fille de Marcel et d'Edith la sœur de Charles-Henri, Charlotte, leur aïeule à tous, n'était pas celle que l'on croyait. Sur le vieux registre qui ne pouvait mentir, Fabien lisait de ses propres yeux incrédules le secret de la naissance de la petite Charlotte : *Charlotte Gautier, née le 03 janvier 1879 de Charles-Henri Gautier et de mère inconnue, déclarée à l'état civil le 30 décembre 1879.* Marcel et Edith avaient dû adopter la petite orpheline et l'histoire avait camouflé cet épisode capital dont personne, à l'époque, ne désirait perpétuer la mémoire.

De ce fait, Charles-Henri prenait une place considérable dans leur vie. L'aïeul, c'était lui... Pas Marcel, pas Edith ! On les avait tous trompés, volé leurs origines. Qui avait su ? Qui savait encore ? Fabien était conscient du terrible secret en sa possession. Que faire ? Que dire ? Il était venu là pour se rassurer et était plus angoissé que jamais.

Il prit congé de l'employé des archives un peu déçu de son mutisme et s'en fut traîner sa tristesse sur les quais. Sète où il avait vu le jour, Sète, si agréable sous le soleil d'avril, lui semblait porter dans son histoire quelque chose de diabolique. La ville n'y était pour rien. Tout le ramenait à Charles-Henri. Charles-Henri le révolté, l'enfant prodigue, le baroudeur, avait-il dans ses voyages mis en branle des forces qu'il ne soupçonnait pas ? Fabien se serait bien pincé pour être sûr de ne pas faire un cauchemar. Mais la réalité était bien là, étrange et inquiétante... Il redescendit la rue Montmorency pour récupérer sa voiture garée sur le quai. Comme il arrivait à la hauteur de la gendarmerie, il vit, filant comme une étoile sur son vélo, sa cousine Hélène qui remontait le quai en sens interdit, peu préoccupée par le code de la route.

Fabien en resta pantois. Il l'avait laissée couchée dans sa chambre avec une prétendue migraine. Qu'allait-elle pouvoir inventer pour justifier cette sortie clandestine ? Fabien pensait souvent que sa cousine utilisait son handicap, peut-être illusoire, pour vaquer à des occupations inconnues dont personne ne lui demandait jamais la nature et qu'elle s'était fait, malgré son jeune âge, une petite place spéciale dans la société. Il la savait moins bête qu'elle ne voulait en avoir l'air et se jura de tirer au clair le mystère de cette sortie hâtive.

Il passa chez lui, au quartier des Métairies récupérer les clefs de la maison de la tante Mélanie et se rendit chez ses cousins.

Personne n'était encore rentré. Il trouva Hélène blottie dans son lit, les couvertures remontées jusqu'au nez comme si elle avait passé son après-midi dans le noir de sa chambre. Fabien s'assit près d'elle.

- Tu me sembles bien fatiguée, susurra-t-il à sa cousine. Tu as l'air fiévreux...

Hélène jouait la comédie effrontément. Elle n'avait pas d'égale pour simuler une mauvaise fièvre.

- Oui, je crois que j'ai de la température... J'ai dormi toute l'après-midi, tu m'as réveillée.

Fabien ne lui laissa pas le temps d'achever sa prestation théâtrale. Il avait horreur des méthodes qu'elle utilisait pour cacher ses bêtises et, pour le coup, c'était trop fort.

- Ecoute, Hélène, prends tes parents pour des imbéciles si tu veux, mais pas moi. Je t'ai vue sur ton vélo, tu filais à toute vitesse. Je ne sais pas d'où tu venais, mais tu ferais bien de me le confier si tu ne veux pas que je le dise à ta mère. J'aimerais bien savoir quel jeu tu joues ? Et ne me regarde pas avec ces yeux vides d'expression ! Hélène, les autres te prennent peut-être pour une sotte, je suis sûr que ça arrange bien tes affaires, mais pas moi. Que te passe-t-il par la tête ?

Hélène contemplait le plafond en essayant de ne pas écouter son cousin. Elle ne voulait pas se laisser « embobiner » par ses douces paroles. Fabien était bien comme les autres, il ne pouvait pas comprendre. C'était tout. Il était hors de question qu'il puisse remettre en cause tous ses acquis. Et pourtant... Tant de fois elle aurait désiré que quelqu'un puisse pénétrer dans son monde jusqu'au fond de sa solitude... Il semblait si sincère... Pourquoi ne pas lui accorder sa confiance ? Mais une méfiance vieille de quinze années d'incompréhension l'en empêchait.

Fabien scrutait son petit visage dur et aurait donné cher pour percer ses pensées. Il insista :

- D'où venais-tu, Hélène, pour la dernière fois, dis-le-moi !

- De chez la tante Mélanie. Répondit-elle boudeuse.

Fabien s'attendait à n'importe quelle bêtise mais certainement pas à celle-là.

La petite fille ne semblait pas indifférente à leurs ennuis puisque, malgré la terreur que lui inspirait cette maison, elle y était retournée seule. Fallait-il qu'elle ait senti un réel danger pour qu'elle ait osé affronter ses propres fantômes...

Elle poursuivit :

- Je suis allée chez tante Mélanie. J'avais besoin de sentir la maison sans vous. Il fallait que je sache. Charles-Henri est toujours là, j'ai senti sa présence. Je n'ai pas pu entrer en contact avec lui. Il est hermétique comme une vieille porte blindée. Mais je trouverai la clef. J'ai découvert quelque chose dans son bureau. Je crois que cela va vous intéresser.

Fabien en resta muet d'étonnement. C'était la première fois qu'il entendait sa cousine tenir une conversation aussi longue. Il ne soupçonnait pas qu'elle ait pu connaître autant de mots aussi compliqués.

Elle se leva du lit, ouvrit le tiroir de sa table de chevet et en retira une sorte de cahier très vieux aux pages jaunies et le tendit à Fabien avec un sourire fier.

- C'est le cahier de Charles-Henri. Il y a des tas de choses écrites que je ne comprends pas. Il faut le lire. Il a dû y laisser des messages. Oh, Fabien ! Si tu savais comme il a souffert ! C'était horrible ! Quelque chose l'a tué ! Une chose qui existe encore ! Il faut trouver et vite. Elle vous suit depuis la nuit des temps. Cette chose vous veut du mal.

Son ton péremptoire et son flot de parole surprirent le jeune homme. Ainsi elle savait parler correctement le français ! Elle qui ne parlait jamais que pour marmonner des paroles décousues, toujours axées sur la nourriture, et s'enfermait la plupart du temps dans un mutisme farouche ! Fabien la regarda complètement dérouter. A ce moment-là, Jérémie entra en trombe dans la chambre de sa sœur, apparemment très excité. Sa demi-journée passée chez l'antiquaire avait dû être féconde. En voyant son cousin si grave assis sur le lit de sa sœur, il imagina une catastrophe.

- Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? Vous avez l'air tout retournés...

- Rien, seulement Hélène est allée à la maison de tante Mélanie et elle a trouvé un cahier ayant appartenu à Charles-Henri. C'est une trouvaille géniale !

- Hélène ? Mais comment est-elle rentrée dans la maison ? Elle n'avait pas de clef !

- Par la fenêtre, bien entendu...

Jérémie en perdit la respiration :

- Par la fenêtre ? Mais tu es folle ? C'est insensé ! Combien de fois t'a-t-on dit que tu n'étais pas un chat et que tu ne devais pas grimper dans les arbres ?

- Cela tombe bien. Charles-Henri parle de chats dans son cahier...

- De chat ? Qu'en sais-tu ? Tu ne sais même pas lire ? Fabien, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

- Ta sœur sait lire, répondit Fabien résigné en haussant les épaules. Elle ne se contente pas de reconnaître des photos mon vieux, elle lit. Je te signale aussi qu'elle parle aussi bien que toi et moi. Il faudra t'y faire... Nous nageons en plein surréalisme...

Jérémie le regarda en se demandant s'il était en train de perdre lui aussi la raison, et dit :

- Bon, nous reparlerons de ses exploits sportifs et de cette histoire absurde de lecture plus tard. Voyons ce cahier...

- Attendez ! Je crois que je dois vous dire la vérité à tous les deux, au point où nous en sommes... Il s'agit de l'oncle justement. Tenez-vous bien : CHARLOTTE, notre ancêtre, C'ETAIT SA FILLE ! C'est dans les registres de l'état civil. Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet. Ce qui fait de Charles-Henri notre ancêtre direct. Il peut donc s'agir d'une maladie génétique transmissible aux descendants de sexe masculin, donc incurable, à moins que la science n'ait découvert un remède à ce mal. Je pense qu'il faut aller consulter un généticien. Ce serait plus prudent...

Mais Hélène tenait à sa propre version.

- Oh, non ! Je vous assure ! C'est la statue ! Le pendentif ! Ils sont maléfiques. C'est la faute de Charles-Henri, il faut me croire. Je ne sais pas ce qu'il a fait, mais ce devait être très grave ! Il a touché à des forces dangereuses !

- Hélène, s'énerma son frère dérouter par cette subite abondance de mots, écoute. Je t'aime beaucoup mais il ne faut pas délirer. Tu prends tes rêves pour des réalités. Enfin, jetons un coup d'œil à ce cahier, nous saurons peut-être qui était la mère de Charlotte. Charles-Henri le savait bien, tout de même ! C'est incroyable que cette naissance ait été rayée de la mémoire familiale ! Je me demande si Charlotte, elle-même, le savait...

Assise dans un coin de son lit, renfrognée, butée, Hélène persistait à croire en sa propre version d'événements vieux de plus d'un siècle : une force maléfique, destructrice, qui voulait ruiner la famille jusqu'à la fin des temps à cause de Charles-Henri. Comment pouvait-elle, toute seule, défier les Dieux ?

25 MARS 1875 (suite)

Au-dessus de la mer, l'horizon rougeoyait. Charles-Henri quitta à regret la grande salle où dormait la Reine du Large et repartit le nez au vent. Sur les quais, les tonneliers s'activaient déjà. Il les connaissait bien pour les avoir souvent rencontrés dans les « baraquettes » du Mont Saint-Clair, le soir ou le dimanche lorsqu'il faisait beau et surtout lors des réunions politiques interdites par la municipalité.

Il longea le quai de la Santé où le bureau sanitaire chargé du contrôle des patentes venait d'ouvrir. Un navire en provenance d'Algérie était annoncé pour le début de la matinée et l'employé attendait patiemment sur le pas de porte en fumant la pipe. Charles-Henri répondit à son salut et prit la direction de la route d'Agde.

L'air, chargé de senteurs d'écume, collait à la peau. Le long de la Montée des Bédouins, le vent du Sud Est sifflait aux oreilles du jeune homme et le giflait âprement. La route était longue jusqu'à la maison familiale... Il longea le petit cimetière Saint Charles où reposaient ses ancêtres, face à la mer, et s'enfonça dans les ruelles en terre battue derrière la citadelle Richelieu. Le soleil, timidement, s'était levé dans un ciel où couraient encore d'énormes nuages noirs, chassés par le vent.

Mars s'achevait et avec lui, peut-être, cet hiver déprimant. Il soupira en apercevant la maison où brillait la lumière de la cuisine. A coup sûr, le grand-père était levé et il entendait, comme s'il y était, les reproches habituels au sujet de son oisiveté. Son diplôme universitaire n'impressionnait en rien ce personnage dénué de tout sens artistique qui passait ses soirées à compter ses sous sur la grande table de bois.

Lorsqu'il poussa le portail grinçant du jardin, une ombre se profila à la fenêtre. Apparemment le grand-père Félix l'attendait, et il sentit arriver le grain. Depuis trop longtemps couvait la discorde et ce devait être l'heure de crever l'abcès. Il devait s'attendre à quelques séances de remontrances, de conseils moralisateurs, et s'apprêtait à subir un flot de paroles auquel il ne pourrait même pas répondre.

Mais le grand-père était de marbre. Assis devant son verre de vin rouge et sa miche de pain, il ressemblait à ces statues de pierre immobiles, pensionnaires muettes des musées : couvertes de poussière, impassibles, témoins de tellement d'événements que, même douées de parole, elles n'auraient jamais assez de temps pour tout raconter. Charles-Henri redouta le pire. Il salua son grand-père qui ne daigna même pas lui répondre et s'assit en face de lui.

Cinq minutes s'écoulèrent qui lui parurent des siècles. L'horloge sonna sept heures en même temps que celle de la ville, et il sursauta. Le grand-père et elle devaient être de mèche pour le rendre fou. Tout était réglé ici comme du papier à musique, étouffant.

Félix posa son verre et, d'un revers de manche, chose qui exaspérait le jeune homme, frotta les gouttelettes pendues à sa moustache et toussa bruyamment.

Charles-Henri attendait, un nœud d'angoisse dans la gorge. La voix du vieil homme le tira de la torpeur dans laquelle il s'enlisait doucement.

- Bon. Maintenant, assez ri. Tu as fini tes études depuis plus de six mois. Je n'ai jamais été d'accord pour que tu suives ces cours inutiles mais, soit, on ne m'écoute jamais dans cette maison.

Charles-Henri apprécia la remarque à sa juste valeur, estimant pour sa part qu'on n'écoutait, au contraire, que le vieil homme. Ces fameuses études, comme il le disait si bien, avaient été interrompues contre son gré alors qu'il était brillant et qu'il avait l'intention de préparer le doctorat...

Le grand-père continua :

- Je disais donc, ces études inutiles qui ne t'ont mené à rien si ce n'est à te rebeller contre toute autorité établie et t'ont rendu incapable de gagner ta vie. J'ai travaillé toute mon existence pour l'entreprise familiale et, avant moi, mon père et le père de mon père, et je n'ai nullement l'intention de regarder mes petits enfants saboter des générations de dur labeur. Je comptais sur toi pour reprendre l'affaire familiale mais j'ai misé sur le mauvais cheval.

Il se tut un instant, Charles-Henri faisait le gros dos.

- J'ai donc décidé qu'à partir de ce jour tu allais travailler au chantier naval comme ton père et les autres ouvriers. Tu recevras un salaire. A moins que tes connaissances philosophiques ne t'apportent des moyens de subsistance plus confortables. C'est ton problème, pas le mien. A ton âge, il y a longtemps que j'étais à la tâche et que je maniais le marteau au lieu de me frotter les fesses sur les bancs. Je ne veux plus te voir traîner tes guêtres avec ces bons à rien de la baraquette de l'Italien. Tous des graines de vauriens qui te mettent des idées en tête et tu finiras au portail de Vergnes,¹ tout comme eux. Ce jour-là, ne compte pas sur moi pour te sortir de la misère. Si tu continues, je te déshérite. Mais qu'est-ce que tu as comme sang dans les veines ? Il n'y a jamais eu de fainéant dans la famille...

Charles-Henri n'écoutait plus, la rage montait comme un volcan prêt à tout brûler sur son passage. Mais habitué depuis si longtemps à obéir, il ne répondit pas et attendit que se calme la colère du vieil homme. Comment à cet âge-là pouvait-il être aussi vindicatif ? Depuis des années déjà il aurait dû céder l'affaire à ses enfants, mais il ne faisait confiance à personne, même pas à sa famille...

- Donc demain, tu vas au chantier. Vu ?

¹ Endroit où se réunissaient tous les gueux.

- Vu.

Ce fut le seul mot que Charles-Henri prononça et il sortit sans rien ajouter.

Félix soupira. Comment fallait-il prendre cet enfant, déjà un homme, qui refusait de grandir et semblait si mal dans sa peau ? Il le savait capable de tout et surtout du pire et il était de plus en plus inquiet à son sujet. Le grand-père était prêt à parier qu'il allait faire une bêtise et aurait donné cher pour savoir laquelle. Car, quoi que puisse en penser l'intéressé, il l'aimait bien ce petit-fils qui lui ressemblait si peu et semblait livrer avec la vie une bataille incompréhensible et désespérée...

La porte d'entrée claqua. Ce n'était pas encore ce jour-là que les deux hommes pourraient se rejoindre.

Pour Georgio Maezzi, aussi, l'Italien de la baraquette l'Espérance, habitué à la rudesse des hommes des quais et des marins, qui avait bourlingué un peu partout et trafiqué dans maintes affaires le plus souvent louches, ce gosse de riches resterait à jamais une énigme dans sa vie. Le nez dans son verre de « Quina », il n'avait pas dit un mot depuis des heures et son regard prenait peu à peu la couleur trouble des étangs un jour de vent de sud-est, sans qu'il ne remue un cil. Il en était à sa deuxième bouteille... Georgio ne l'avait jamais vu dans cet état.

Il prit une chaise, l'approcha de la table du jeune homme, et s'assit à califourchon. Pour le moment, la salle était vide, les pêcheurs n'étant pas encore de retour. Il avait bien un moment à consacrer à son déroutant client.

- Charles-Henri, ne m'en veux pas de m'occuper de tes affaires, mais j'ai mal au ventre de te voir dans cet état. Santa Maria ! Qu'as-tu fait pour être tombé aussi bas ? Je t'ai déjà vu boire, mais dans une grande partie de rigolade avec tes copains, pas tout seul comme un canari. Eh ! Fiston ! Je te parle !

Charles-Henri leva péniblement les yeux. Le visage de Georgio dansait devant lui une valse insensée et il lui sembla que, quelque part dans sa tête, une cloche sonnait à toutes volées pour lui faire sauter le cerveau.

- Georgio, je suis foutu. Le vieux me coupe les vivres...

Georgio ne répondit pas tout de suite et, en homme prudent, prit le temps de choisir ses mots.

- Charles-Henri, je t'aime bien. Je vous aime bien tous les petiots qui venaient chez moi. Vous êtes des graines de bandits, mais je vous aime bien. Seulement, mon petit, je ne peux pas blâmer ton grand-père. Tu ne peux pas passer ta vie à traîner dans les rues de Cette à ne rien faire. Tu ne finiras pas truand, tu finiras mendiant. Et ça, c'est moche. Je comprends ceux qui volent s'ils n'ont rien d'autre - je n'ai, moi-même, pas toujours été clair dans mes affaires - mais pas ceux qui ne fichent rien. Ton grand-père est ce qu'il est, sûrement un « con » de bourgeois si tu le dis, mais il bosse mon vieux, toi pas. Je pense que ton grand-père a raison. Maintenant, si tu ne veux pas travailler pour lui, trouve autre chose. Tu connais assez de monde sur les quais, non ? Tu es bien assez costaud pour décharger les bateaux ou aller à la pêche, pourquoi pas ? Alors, fonce petit, tu remonteras dans l'estime du vieux.

Charles-Henri se garda bien de lui dire qu'il n'avait nullement l'intention de remonter dans l'estime de son grand-père. Il projetait quelque chose de grandiose, de fou, la chance de sa vie, le seul moyen de quitter définitivement ce pays où il s'ennuyait à mourir. Devant ses yeux à présent vert anis, la Reine du Large devenait drakkar et lui Christophe Colomb ou Erik le Rouge peu importait, et à la place des tables de bistrot recouvertes d'une nappe rouge à carreaux pas toujours nette, l'horizon s'élargissait jusqu'aux confins des mondes civilisés. Dans un sens, Georgio avait raison : il lui fallait trouver du travail. Il avait besoin d'argent pour son tour du monde.

Dehors, le vent avait chassé tous les nuages et quelques hirondelles, déjà de retour, s'affairaient sur le toit de la baraquette pour construire leurs nids. Le printemps était au rendez-vous en cette journée pas comme les autres. Charles-Henri crut y voir un heureux présage à sa destinée, comme si Dieu qu'il avait toujours défié, maudit, renié, avait quand même décidé d'accorder un bon vent à cette brebis si peu docile.

Il était près de midi, l'heure à laquelle il émergeait de ses draps depuis plus de six mois. Georgio persuadé qu'un homme ne pouvait pas réfléchir l'estomac vide, lui servit une assiette de spaghettis « maison », recette qu'il avait rapportée de son Italie natale et dont il n'était pas peu fier. L'Italie... Depuis combien de temps avait-il quitté la mère patrie ? Il y avait longtemps qu'il ne comptait plus les jours. Sur son grand front le temps avait creusé des rides profondes et mis des cheveux blancs dans la chevelure jadis brune et frisée. Autrefois, coqueluche des demoiselles de Naples, il avait posé ses maigres bagages sur le quai de Cette et s'était reconverti en un cafetier tranquille sur la colline qui domine la mer. Cette fuite vers ailleurs, motivée par des amours tumultueuses et interdites, avait changé sa vie. Qui, à Cette, savait que ce gros bonhomme tranquille avait autrefois trafiqué dans des affaires plus que douteuses, et courtoisé la plus belle fille de Naples héritière d'un des plus grands bandits du port ? Il avait depuis longtemps oublié la belle demoiselle, mais n'avait jamais convolé en justes noces. Dans l'impasse de la Glacière, la maison Cassenal² offrait la nuit le repos et le plaisir aux oubliés des amours éternelles. Aussi, la baraquette l'Espérance ne retentissait que des cris des matelots, des travailleurs du port et de la jeunesse en mal de révolution, jamais de rires d'enfants ni de voix d'une femme. Georgio était le confident fidèle, l'ami jamais absent de tous ceux qui venaient là, oublier qui un chagrin d'amour, qui les fatigues d'une journée difficile. Charles-Henri était un peu son enfant, comme tous ces jeunes révoltés qui ne rêvaient que de bagarres, de revanche et de liberté. En cette époque troublée où la République essayait de trouver sa route, les enfants de la patrie se battaient entre eux comme des chiffonniers pour défendre des idées complètement contradictoires. Il avait pensé pas mal de plaies physiques et morales de ces Cettois révolutionnaires et indisciplinés sans jamais donner son avis sur les causes défendues. Malgré tout, aux yeux des bourgeois de la ville, il était le Rouge de la baraquette, l'Italien à peine toléré que certains, comme le grand-père de Charles-Henri, auraient bien renvoyé chez lui sans arme ni bagage. On lui reprochait surtout d'accueillir chez lui les jeunes déshérités de la ville, anarchistes, assoiffés de justice sociale, n'ayant pour moyen de subsistance que leurs illusions. Pourtant, Georgio était

² Maison close

la tolérance même, aimait tout le monde et n'aurait pas fait de mal à une mouche... Tout au plus un peu de contrebande avec l'Espagne ou du trafic avec l'Algérie où il avait quelques amis. La plupart des dissidents politiques étaient déportés dans les nouvelles colonies et quelques-uns uns de ses protégés partis là-bas sans espoir de retour. Il fallait bien continuer à vivre malgré les bleus au cœur...

Assis face à Charles-Henri, il se demandait comment allait finir ce pur produit d'une bourgeoisie décadente qui cherchait ses marques dans une famille à jamais fermée à toute idée novatrice.

L'après-midi s'étirait, sans fin, dans un silence à peine troublé par le paillement des oiseaux sur le toit.

Le plat de spaghettis s'était vidé en moins de dix minutes et les yeux de Charles-Henri reprenaient peu à peu leur couleur initiale : vert doré comme ceux des chats qui couraient en liberté sur la colline.

Les deux hommes ne parlaient pas. Renversés sur leur chaise, face à la fenêtre grand ouverte, leur regard s'en allait au loin où l'on voyait onduler la mer, maintenant bleue, et les bateaux de pêche rentrer au port. Encore quelques heures et le calme de la baraque serait perturbé par les cris des marins heureux d'être au port.

Charles-Henri se demandait s'il serait capable d'affronter la tempête pour remonter les filets pleins de poissons ou s'il préférerait décharger les navires sur les quais. A quoi lui servaient donc ses études et les jours passés le nez plongé dans des livres quand les autres couraient les filles ? Ces livres qui avaient ancré tant d'idées bizarres dans sa tête et l'avaient mis en marge de ses copains et du monde ouvrier...

Charles-Henri, le poète couchant sur le papier en vers douloureux les tortures de son esprit, se sentait toujours autre, toujours différent, jamais en paix...

A cinq heures du soir, le brouhaha habituel franchit la porte de la salle à manger silencieuse, renouant à la vie extérieure le fil ténu de l'immobile paix.

Pour l'instant, Charles-Henri avait consenti à seconder Georgio pour servir à boire aux pêcheurs, ce qu'il faisait, somme toute, assez bien. Son grand corps dégingandé se mouvait entre les tables, pareil à une étrange araignée aux longues pattes, dans son pantalon trop étriqué et trop neuf. Lorsque, le dimanche, il mettait sa redingote et son petit chapeau anglais, il avait l'air d'un monsieur tranquille et fier. Cela faisait six mois qu'il n'avait pas enfilé cet habit du dimanche. Depuis son retour de l'université de Montpellier, il avait oublié sa distinction héréditaire et troqué sa redingote et son chapeau contre une chemise fanée et une casquette à carreaux. Ainsi, il pensait passer inaperçu dans la foule grouillante du port, mais personne ne s'y trompait, surtout pas les pêcheurs toujours prêts à se moquer de son allure de dandy.

Les verres de « Quina » circulaient entre les mains brûlées par le soleil et le vent, se vidaient dans un délice de claquements de langues et le liquide brun glissait dans les gorges desséchées en breuvage salutaire. Mis à part les malheurs du Flibustier, le bateau-boeuf³ de Lartigue dont le filet s'était accroché aux rochers, la pêche avait été bonne et une partie de la cargaison expédiée à Montpellier par le train. L'heure était à l'euphorie et Georgio, bon prince, proposa la tournée générale du patron. Remontant son pantalon de toile élimé aux genoux pour cacher son nombril proéminent, il saisit la bouteille et se versa lui-même une généreuse rasade. Charles-Henri soucieux de ne pas passer pour une femmelette, avait accepté tous les coups offerts et voyait à présent se superposer les tables et se dédoubler les clients.

La soirée se poursuivait au rythme habituel des beuveries ordinaires.

- Tavernier, un verre de fine je te prie.

Toutes les têtes se tournèrent vers les nouveaux venus et les conversations se turent toutes en même temps.

Les consommateurs présents savaient que Georgio détestait être tutoyé par le premier étranger venu et encore plus que quelqu'un ose boire chez lui autre chose que la traditionnelle boisson, le quinquina cettois fabriqué sur les quais de la ville ou, à la rigueur, du vin rouge. De la Fine ? Le patron de l'Espéranza tourna vers les inconnus incongrus sa tête d'homme prudent et leur coula un regard lourd de reproches. Néanmoins, il ne broncha pas. Avait-il reconnu ses provocants interlocuteurs ? Certainement. Tous connaissaient ces jeunes royalistes amateurs de bagarres, fauteurs de troubles et désœuvrés, cherchant toujours querelle pour occuper leurs loisirs. Les pêcheurs restèrent de marbre et, un instant rompu, le brouhaha reprit son rythme habituel.

Georgio prit sa bouteille d'alcool fort qu'il considérait comme un misérable tord-boyaux et remplit les petits verres alignés sur le comptoir. Il espérait voir partir ces intrus le plus rapidement possible sans toutefois y croire. Georgio savait par expérience qu'il ne s'en tirerait pas sans que la baraque eut subi un quelconque dommage et, dans sa tête d'ex truand, pria la Vierge de lui épargner ce malheur. Hélas, avant que la Vierge n'ait pu seulement entendre ses prières, l'inexorable machine du temps était en marche...

- Ça pue le poisson, tavernier, chez toi. Tu pourrais faire plus souvent le ménage, et ça pue le bourgeois mal lavé...

Charles-Henri prit comme une gifle cette insulte qui lui était, en partie, destinée. Tant de fois il avait eu maille à partie avec ce petit groupe, lui et ses copains, sans pouvoir résister à une bagarre en règle... Mais là, il était seul. Bien sûr, grâce aux pouvoirs magiques du vin, il se sentait capable de tenir tête à ces sauvages. Mais chez Georgio, l'affaire s'avérait plutôt délicate et la provocation pas ouvertement dirigée contre lui.

Devant le comptoir en bois brut, le dandy provocateur, impeccable dans son complet de toile grise, plaisantait finement sur les avatars des bourgeois arrivistes retournés à leurs origines de poissonniers. Sa calvitie naissante, son nez étroit et ses grands yeux bleus lui donnaient une allure d'oiseau de nuit, à mi-chemin entre la chouette et le Grand Duc, derrière d'épais sourcils parfaitement peignés. Son rire fin, exaspérant, torturait le cerveau de Charles-Henri où s'insinuaient peu à peu la colère et l'imprudence.

³ Bateaux naviguant de concert, entre lesquels on tendait les filets.

- Tavernier, dis-moi un peu. Est-ce que les bourgeois d'aujourd'hui sont devenus des poltrons ? Où va la France avec ces dégénérés à sa tête ? La République est donc un ramassis de trouillards mal habillés ?

- La République, elle t'emmerde ! Et les bourgeois bien ou mal habillés aussi. !

Charles-Henri était debout, une bouteille vide à la main, la rage agrandissant ses yeux embués d'alcool. Et, devant les pêcheurs médusés et les royalistes au comble de l'excitation, entonna la Marseillaise, debout sur la table, sa bouteille de « Quina » levée bien haut en guise de baïonnette.

Georgio regrettait alors son Italie natale où le petit groupe tapageur aurait déjà franchi par les fenêtres les limites de la grande salle. Mais, poliment, pour ne pas augmenter une tension déjà électrique, il leur demanda soit d'aller boire ailleurs soit de se comporter en hommes civilisés.

La bouteille de Fine était déjà bien entamée et Charles-Henri reprenait pour la troisième fois la chanson vengeresse.

- Fais donc taire cet arriviste mal lavé, tavernier. Ensuite, nous pourrions boire tranquilles. Premièrement, il chante faux et, deuxièmement, cette chanson nous ennuie.

Une main énorme et velue s'abattit sur son épaule. Charles-Henri toujours debout sur la table s'arrêta net de chanter.

- Petit, tu nous casses les pieds. Nous sommes entre amis ici. Tous républicains, ne te déplaie. Et le petit bourgeois mal habillé c'est notre copain. Alors, ou tu dégages, ou tu la fermes. Vous vous battrez en ville si ça vous amuse, quand il sera avec ses copains. Jusqu'à nouvel ordre, je ne vois pas de poltron ici, je vois des lâches venus provoquer un homme seul. Mais vous vous êtes trompés d'adresse. Tu vois tous ces gens ? Et bien, tu as devant toi des pêcheurs, comme moi, analphabètes, à moitié italiens, et puant le poisson à trois kilomètres à la ronde. Nous avons travaillé toute la journée pour que des petits imbéciles dans ton genre puissent manger du poisson frais et nous avons envie de nous détendre. Ici, c'est chez nous. Tu n'as pas été invité. Quant à la Marseillaise, tout le monde a le droit de la chanter même s'il chante faux. Alors tu t'en vas, à moins que tu ne préfères que je te fasse passer la porte moi-même ?

Le jeune homme était livide. Face à cent kilos de muscles habitués à tirer les filets, il se sentait plutôt menu et, même à quatre, ils ne pourraient venir à bout de cette montagne. Il réalisa soudain que Charles-Henri avait des amis et qu'il n'avait pas choisi l'endroit idéal pour lui chercher querelle. Il se rattraperait au bal du printemps, n'en déplaie aux pêcheurs. Il rêvait depuis longtemps de casser la tête à Charles-Henri rencontré à l'université, dont les convictions politiques lui donnaient la migraine, et pour des raisons personnelles qu'il se gardait bien de partager avec ses compagnons. A chaque rixe, il n'avait pu se frotter à lui et pourtant il l'avait bien cherché. Le mépris de Charles-Henri attisait sa haine.

Celui-ci n'avait cure, ni de sa haine, ni de son mépris. Pour lui, ce n'était qu'un royaliste auquel il fallait faire rendre gorge. Malheureusement, il en voyait deux à présent et aurait été incapable de savoir lequel frapper. Sa seule arme étant sa voix, il continua son répertoire avec « *le temps des cerises* » et, sur sa lancée, les plus belles chansons paillardes apprises à l'université.

Devant l'adversaire supérieur en nombre, le petit groupe battit en retraite. Charles-Henri consentit à descendre de sa table et à terminer son concert n'ayant plus de raison d'être si ce n'était de défouler ses nerfs trop longtemps contenus.

Affalé sur une chaise, il regardait danser les deux portes d'entrée qui se superposaient et se séparaient au rythme de la musique qu'il avait dans la tête.

- Petit, il paraît que tu cherches du travail ?

Deux têtes identiques se penchèrent sur lui, l'air bienveillant. Il aurait voulu acquiescer mais sa bouche pâteuse refusait de libérer sa langue collée au palais. Ses cordes vocales devaient avoir besoin d'une bonne révision... Il grimaça un sourire et hocha la tête.

- Alors, si tu tiens aussi bien la mer que l'alcool, c'est parfait. Demain, à quatre heures, tu embarques sur l'Oustal. Nous avons besoin de bras pour quelques jours. Après, nous verrons. Ça marche ? Et tu ferais bien d'arrêter de boire si tu veux être sur pied demain matin.

Il reçut le message comme un ordre plutôt qu'un conseil. Les deux têtes se retirèrent en même temps. Il n'en restait plus qu'une, et il reconnut Albert le géant poilu qui lui avait sauvé la mise. Le patron de l'Oustal était réputé pour son exigence au travail et son mauvais caractère. Mais il n'avait pas le choix. Pas question de travailler pour le grand-père et de se voir tous les jours humilié devant les ouvriers, lui, le petit-fils du patron, traité comme un subalterne... Il aurait préféré crever de faim. L'aïeul voulait qu'il travaille ? Il travaillerait, mais pas pour lui.

Pourtant, la Reine du Large, avec son gros ventre de cétacé, lui donnait le vertige. Il aurait tellement aimé pouvoir la cajoler, caresser ses flancs arrondis et lui promettre un voyage au pays des mille et une nuits ! Il lui fallait absolument garder la clef du hangar pour pouvoir aller, en clandestin, admirer la progression des travaux. C'était sa survie, sa seule raison de « tenir le coup » face à un destin plus qu'injuste à ses yeux.

Un épais nuage de fumée remplissait l'espace déjà restreint de la salle à manger. De grandes volutes bleues auréolaient les visages noircis et brûlés par le sel et le soleil. Dans leur sillage, les traits fins et les yeux clairs de Charles-Henri semblaient un défi à toute une génération de pêcheurs qui n'avait jamais choisi ses membres que chez les costauds. Son grand corps maigre n'avait aucune idée du métier et de ses contraintes mais Charles-Henri voulait travailler. Pour Albert c'était suffisant, le courage et la vaillance pouvant se loger dans n'importe quelle carcasse.

La nuit avait lentement envahi la colline et les lampes à huile dansaient au plafond. De loin, du bout de la mer, elles avaient l'air de lucioles et la baraquette d'un petit abri de jardin. Le ciel s'était de nouveau obscurci, de gros nuages noirs barraient l'horizon et cachaient les étoiles.

Charles-Henri, non sans avoir serré toutes les mains calleuses et embrassé Georgio surpris, remit sa casquette de flanelle, sa grosse veste, et s'en fut dans le froid de la nuit. Si la pluie continuait à tomber avec autant de rage, le chemin de la maison familiale deviendrait boueux et impraticable. Mais pour l'instant, l'orage menaçant n'impressionnait pas le jeune homme. Il avait bien besoin d'un peu d'eau pour laver son esprit de tout l'alcool qui l'encombrait. Titubant, jurant, perdant toute notion de décence et du sens de l'orientation, il se retrouva sur le quai de la Consigne, complètement à l'opposé de chez lui, incapable de savoir comment il y était arrivé. Derrière lui, des pas rapides martelaient le pavé et se rapprochaient. Dans son cerveau, ils devenaient bruit de sabots, mouvements de troupes. Cette hallucination d'apocalypse le plongea dans une incontrôlable panique. Il glissa sur le sol mouillé, se retint à une bitte d'amarrage, se releva, se prit les pieds dans les cordes des filets jonchant le sol du quai, et plongea dans le canal. Bien qu'il sût nager, son état physique ne lui permettait pas de se maintenir à la surface. Ses bras dessinaient des moulinets au-dessus de l'eau puis retombaient en faisant une mousse blanche. Plusieurs fois il avala ce liquide écœurant et perdit toute notion du temps et de l'espace. Il entendit seulement un bruit de plongeon et un bras vigoureux le fit remonter à la surface. Il essaya de nager, n'y parvint pas, et se laissa porter comme un paquet. L'inconnu le hissa sur le bord et ils s'affalèrent l'un contre l'autre en haletant.

Cet homme lui avait sauvé la vie, et son saut dans l'eau glacée l'avait dessoulé. Comment le remercier ?

- Vous m'avez sauvé la vie. Je suis votre débiteur... Je n'oublierai jamais.

L'autre avait rapproché son visage du sien. Son apparence d'oiseau de nuit lui sembla familière. Le costume gris impeccable dégoulinait sur les souliers neufs et il reconnut son ennemi implacable qui, au lieu de l'achever, l'avait sauvé... Etrange coïncidence... Allait-il regretter son acte et, le reconnaissant, le rejeter à l'eau ? Il avait du mal à bouger. Ses membres meurtris le trahissaient en plein danger et le froid le tétanisait. Mais l'autre ne bronchait pas.

- Ne me remercie pas. Je te file depuis la barquette de l'Italien. J'avais l'intention de te casser la figure, depuis le temps que je rêve de t'assommer... Mais je ne pouvais pas te laisser te noyer ni taper sur un type mort ou blessé. La prochaine fois que je te rencontrerai, j'espère que tu seras en forme. J'ai l'intention de t'écraser comme un vulgaire moustique. Alors, remets-toi bien. Sur ce, bonsoir.

Charles-Henri était sidéré. Qu'avait-il pu faire à ce gars-là pour avoir suscité autant de haine ?

- Mais enfin ! Qui es-tu ? Nom d'un chien, que t'ai-je fait ?

- Je suis Maxime de la Motte, royaliste et fier de l'être. Et souviens-toi de Géraldine.

Ceci dit, il tourna les talons laissant Charles-Henri plus que perplexe.

Géraldine... Pourquoi Géraldine ? Il avait le vague souvenir d'une jeune fille trop bien élevée qu'il avait courtisée un moment à la faculté... Une fille intelligente et jolie. Elle avait pour lui une admiration sans limite. Mais il ne l'aimait pas. Il n'appréciait pas ces filles sophistiquées et sages, aux corsages étriqués, serrés jusqu'au cou dont les dentelles à plusieurs niveaux dépassaient de leurs jupes trop longues. Ce vêtement-là devait être réservé aux jours de fête... Il avait donc abandonné Géraldine à ses jupons pour courir les petites Cettoises qu'il trouvait plus simples et moins sauvages.

Qu'avait donc à voir cet homme avec Géraldine ? Probablement un amoureux éconduit ou qui n'avait pas osé déclarer sa flamme. Comment pouvait-on mélanger l'amour et la politique ?

Il se releva et reprit d'un pas plus assuré le chemin de la maison. Il grelottait. Pas un coin de ses vêtements n'était sec. Le retour lui parut interminable. Ses habits lui collaient à la peau et il avait perdu sa casquette dans le canal.

L'orage éclata en trombes d'eau et des éclairs lézardèrent le ciel. Il était près de onze heures. Seule la lumière de la cuisine brillait dans la maison. A cette heure-là, tout le monde était couché sauf sa mère, et il remercia le ciel de ne pas avoir encore une fois à affronter Félix.

L'huis grinça lamentablement malgré toutes les précautions prises pour l'ouvrir sans bruit. Dans la cuisine, sa mère, en l'attendant, avait préparé des serviettes et un bol de lait chaud. Cette sollicitude maternelle l'énergait et le ravissait à la fois. Contre vents et marées, contre l'avis du grand-père et en dépit de toutes les bêtises qu'il pouvait faire, elle était là, effacée mais rassurante, le sourire éclairant toujours son joli visage. Ce soir-là, elle avait l'air grave et fatigué.

- Ton grand-père est fou de rage. Il veut que tu ailles travailler au chantier demain matin. Je t'ai préparé un casse-croûte.

- Je le sais, mais je n'irai pas. Il est hors de question que je travaille sous ses ordres. Il est hors de question qu'il me dicte ce que j'ai à faire. Je ne lui obéirai pas. Vous pouvez tous ramper devant lui, cela vous regarde. Qu'il me déshérite, peu m'importe. Son argent pue la sueur des autres, qu'il se le garde ! Demain, je vais à la pêche. J'ai trouvé de l'embauche sur l'Oustal. Il veut que je travaille, non ? Et bien, c'est parfait. D'abord Albert paye mieux, et j'aime travailler au grand air. Pour le casse-croûte, je te remercie. J'en aurai bien besoin.

Léontine ne répondit pas. Elle était bien de son avis mais personne ne le lui avait jamais demandé. Elle s'était toujours contentée d'élever dignement ses enfants dans la pure tradition familiale, catholique et pratiquante. Et Charles-Henri, cet indiscipliné notoire qui ne croyait ni en Dieu ni aux valeurs établies depuis des générations, la plongeait dans l'angoisse. Le dimanche, elle priait Saint Louis et la Vierge de le ramener à la raison et de le protéger. Le courroux du grand-père n'était pas feint. Elle connaissait suffisamment son beau-père pour savoir qu'il était assez entêté pour chasser Charles-Henri de la maison.

Ce dernier l'observait avec tendresse. Toute son enfance, il avait adoré ce visage doux qui jamais ne trahissait colère ou impatience. Il aimait se blottir sur ses genoux, elle sentait bon le savon et la propreté. Ses mains, abîmées par les lessives du lavoir de la place Gachon, malgré leur rudesse, faisaient monter des frissons dans son cou lorsqu'elle caressait ses joues de petit garçon. Une preuve, s'il en fallait encore, de l'égoïsme et de l'avarice du vieux. Il aurait pu payer à Léontine une femme pour le ménage, pour laver le linge ou faire la cuisine. Mais c'était elle pourtant qui devait

faire toutes ces besognes. Jamais elle ne s'était plainte. Son fils aîné aurait aimé savoir ce qu'elle pensait de cette condition de femme de bourgeois rabaissée au rang des pauvres, lorsqu'elle allait rejoindre toutes les femmes du peuple au lavoir municipal. Après tout, peut-être préférait-elle, comme lui, la compagnie des humbles et des défavorisés dont l'amitié, au moins, ne se limitait pas seulement en échanges de mondanités... Pourtant, Léontine était issue d'une grande famille montpelliéraine et avait passé son enfance plus dans les salons qu'au marché. Comment pouvait-elle supporter toutes ces humiliations ? Il n'osa pas le lui demander et, après avoir posé un dernier baiser sur la joue maternelle, monta se coucher. Il lui restait peu de temps pour dormir avant le petit jour.

Les quais retentissaient des cris des hommes sous un ciel bas pas encore nettoyé par un vent du Nord glacial. Charles-Henri était à l'heure. Pour rien au monde il n'aurait voulu se faire mal voir le premier jour de sa nouvelle vie. Albert lui proposa une vieille veste de pêcheur trop grande pour lui et lui indiqua son rôle.

- Pour aujourd'hui, tu te contenteras de tirer les filets et trier le poisson. Ce sera suffisant pour un premier essai. Bon courage, petit, je compte sur toi.

Les filets étaient vérifiés maintes fois sur les quais avant d'être embarqués sur les bateaux. Ils étaient ensuite tendus entre deux bateaux, les bateaux-boeufs, navigant de concert comme des frères siamois. Cette méthode avait depuis longtemps fait ses preuves et il faudrait attendre des décennies avant que ne soit inventé un nouveau système...

L'Oustal sortit du port toutes voiles dehors, poussé par un vent qui s'intensifia une fois passée la digue. Les petites barques guides fendaient l'eau au rythme des rameurs et tanguaient dangereusement. Les lampes à pétrole, pendues aux mâts des bateaux-boeufs, éclairaient les vagues et leur montraient le chemin.

Charles-Henri était subjugué par ce matin si différent des autres. Pour un novice ce n'était pas une banale affaire de trier le poisson, les mains baignant dans le sang des victimes. Courir sur le bateau devenait un marathon, et les cris continuels, une drogue. Charles-Henri était envoûté, conquis, malgré la fatigue. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de penser à la Reine du Large endormie dans son écrin, et regrettait d'être exclu de sa conception. Si seulement son grand-père lui avait fait confiance, écouté ses avis et accordé des responsabilités dans l'entreprise, il se serait donné corps et âme pour elle ! Mais le vieux grigou préférait régner seul, rabaisser tout le monde et se croire le génie de la planète.

Et les humiliations n'ayant jamais fait avancer le monde, Charles-Henri prenait la voie de la rupture familiale.

Albert, pour sa part, était satisfait de sa nouvelle recrue. Il estimait que ce fils de bourgeois ne manquait pas de courage, et il espérait pouvoir lui offrir d'autres responsabilités que cet emploi n'exigeant pas d'imagination. Il ressemblait à s'y méprendre au fils qu'il aurait aimé avoir, lui, resté célibataire après la mort prématurée de sa femme...

Vers midi, les cales pleines, les bateaux s'acheminèrent vers le port. Il valait mieux rentrer plus tôt, le vent faisant tanguer dangereusement les barquettes. La Tramontane soufflait à présent avec rage, et le ciel, d'un bleu profond, se couvrait encore de quelques moutons blancs qui filaient à toute vitesse, poussés par le vent.

Les bateaux rentraient à la rame, toutes voiles repliées. Charles-Henri était exténué mais content de lui. Il aurait aimé aller voir Georgio pour lui dire son enthousiasme ou déguster le poisson frais sur les quais comme tous les pêcheurs... Pourtant, poussé par une petite voix intérieure vengeresse, il choisit de prendre le chemin de la maison où il savait toute la famille réunie à ce moment de la journée. Il était à présent plus de treize heures. Il accéléra le pas pour ne pas rater son grand-père.

Une odeur de poisson envahit le vestibule, et toute la famille réunie dans la salle à manger leva le nez de son assiette dans laquelle elle mangeait en silence. Le petit Edouard ricana à la vue de son frère peu reluisant et se pinça le nez avec une grimace de dégoût. Il en profita pour tirer la langue à l'aïeul qui, pour le moment, ne se préoccupait pas de son cas.

Charles-Henri avait les bras chargés d'une cagette pleine de poisson, sa part de pêche, hormis son salaire, et la déposa sur la nappe immaculée.

- Et voilà, c'est pour nous. Soit nous le mangeons soit nous le vendons. Je crois qu'il y en a assez pour nourrir la famille entière, y compris les chats. Nous aurons la même quantité demain si la pêche est bonne. C'est merveilleux, non ? Albert me donne soixante francs et seize sous par jour, plus ma part de pêche. C'est plus qu'un ouvrier sur le chantier...

- Retire cette horreur de la table. Ça empeste.

Charles-Henri n'avait pas eu le temps d'achever sa phrase. Son arrivée intempestive n'était pas du goût de tout le monde. Déjà le grand-père ronchonnait.

- Va mettre ça à la cuisine et va y manger. Il est hors de question que nous supportions cette odeur de poisson à table, et puis, tu es en retard.

- Je ne suis pas en retard. C'est l'horaire normal des pêcheurs : quatre heures du matin, deux heures de l'après-midi. Aujourd'hui c'est exceptionnel, nous sommes rentrés plus tôt et Je n'ai pas traîné en chemin. La route est longue après une journée de mer...

- Personne ne t'a demandé d'être pêcheur. Ici, nous sommes une respectable famille d'armateurs et nous comptons garder notre rang !

- Notre rang ? Quand la femme de la maison va abîmer ses mains au lavoir populaire et que le fils est obligé de gagner sa vie comme un pauvre, un valet ! Où est-il ton rang ? De l'honneur ? Tu n'en as pas ! Tu n'es qu'un vieillard